Le Saut du Vent

Comédie

Florence Delorme et Pierre Launay

Acte un

1. Acte 1, scène 1 - Jean-Jean, Léonie, Estelle, Marceau 6
2. Acte 1, scène 2 - Jean-Jean, Léonie, Estelle, Nathan. 9
3. Acte 1, scène 3 - Jean-Jean, Nathan, Léonie, Estelle. 12
4. Acte 1, scène 4 - Jean-Jean, Sacha, Léonie, Estelle. 14
5. Acte 1, scène 5 - Les mêmes, Jo & Vincent, Sophie, Françoise. 17
6. Acte 1, scène 6 - Jean-Jean, Léonie, Nathan, Sacha, puis Lucie et Camille Sophie, Vincent, Jo, Estelle. 21
7. Acte 1, scène 7 - Nathan, Jo, Vincent, Léonie et Camille. 24
8. Acte 1, scène 8 - Les mêmes, Lucie, Estelle. 26
9. Acte 1, scène 9 - Camille, Lucie puis Sophie, puis Marceau et Françoise 28
10. Acte 1, scène 10 - Marceau, Françoise 31

Acte Deux

1. Acte 2, scène 1 - Estelle, Jo. 35
2. Acte 2, scène 2 - Vincent, Sophie, Jo. 36
3. Acte 2, scène 3 - Les mêmes, Marceau. 38
4. Acte 2, scène 4 - Camille, Lucie, Jean-Jean, Estelle, Léonie, Sacha, Françoise. 39
5. Acte 2, scène 5 - Sophie, Jo,Vincent, Marceau puis Estelle. 41
6. Acte 2, scène 6 - Tous 43
7. Acte 2, scène 7. Lucie, Jo, Léonie. 46
8. Acte 2, scène 8 - Lucie, Jo, Léonie, Sophie puis Sacha, Marceau, Vincent, Françoise et Camille. 49
9. Acte 2 scène 9 - Les mêmes, Nathan, c'est à dire tout le monde sauf Estelle. 53
10. Acte 2, scène 10. Tous. 55

Les personnages

par ordre d'entrée en scène.

JEAN-JEAN, garde-chasse,
ESTELLE, amie de Fernand, ex-aventure sentimentale, mère de Jo,
LÉONIE, voisine et amie,
MARCEAU, boulanger, fils de Camille,
NATHAN, petit-fils de Fernand, fils de Lucie,
SACHA, assistante sociale, amie de Fernand,
JO, charpentier, épouse de Vincent, fille d'Estelle,
VINCENT, instituteur, époux de Jo,
SOPHIE, fille de Fernand, demi-sœur de Lucie,
FRANÇOISE, institutrice à la retraite, ex-aventure sentimentale de Fernand,
LUCIE, fille de Fernand, mère de Nathan, demi-sœur de Sophie,
CAMILLE, correspondante locale du Gratiné Libéral, mère de Marceau.

Acte un

La scène est à St Guillaumin, petit village de moyenne montagne, dans la maison de Fernand. C'est une salle commune assez ordinaire, sans mobilier remarquable. Une grande table avec des bancs, quelques meubles.
Une fenêtre côté cour donne sur la place.
La porte d'entrée est également côté cour.
Au fond, à jardin, la porte de la chambre de Fernand
Devant, à jardin, la porte de la cuisine.
Sur un bahut, un téléphone.

1. Acte 1, scène 1 - Jean-Jean, Léonie, Estelle, Marceau

Par la porte ouverte de la chambre on entend parler dans la pièce à côté.
Le téléphone sonne.
Jean-Jean entre dans la pièce. Il décroche. Tout en parlant, il suit des yeux une fourmi qui passe
sur la table.

JEAN-JEAN. — Allô ! Oui… oui, c'est moi… oui, pour… *(il fait un geste pour désigner la porte ouverte par où il vient d'arriver.)*… pour monsieur Fernand… oui, oui, c'est ce nom là… oui, à Saint Guillaumin oui… *(il écoute un moment.)* Ah… ah bon ? Ben c'est vrai qu'avec toute cette neige… Mais quand même… *(Il fait à nouveau un geste vers la porte.)*… ah ben oui, ça, il est mort y'a pas de doute ! Hein ?… non je veux dire, il y a pas de doute qu'il est mort… ah ben non c'est sûr, il est pas pressé maintenant… mais enfin… non, je comprends bien. Oui,… oui,… non, d'accord. Oui. Bon ben… quand vous pourrez alors… *(Il raccroche.)* Oh là là !

Estelle apparait sur le pas de la porte.

ESTELLE. — Qui c'était ?

JEAN-JEAN. — Les gendarmes. Ils ont une avalanche du côté de Luz et ils ont personne pour nous. Ils peuvent pas venir !

ESTELLE. — Une avalanche ?

JEAN-JEAN. — Il y a une dizaine de touristes bloqués dessous.

ESTELLE. — Boh, si c'est des touristes…

JEAN-JEAN. — Estelle ! Ce sont des gens comme nous !

ESTELLE. — Comme nous, c'est vite dit ! Tu fais du ski toi ?

JEAN-JEAN. — Ben, oui, des fois…

ESTELLE. — Ah oui ? Tu fais ça toi ? Tu fais la queue au remonte-pente, dans ta combinaison fluo et tout et tout…

LÉONIE, *qui essaye de pousser Estelle qui occupe toute la porte*. — Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui se passe ?

ESTELLE. — Les gendarmes nous laissent tomber ! Ils préfèrent s'occuper des touristes !

LÉONIE. — Mais c'est une honte !

ESTELLE. — Qu'est-ce que tu veux ma pauvre Léonie, c'est comme ça aujourd'hui ! Depuis que Jean-Jean fait du ski dans sa belle combinaison fluo…

LÉONIE. — Jean-Jean ? En combinaison ? Oh là là… et il met des bas aussi ?

JEAN-JEAN. — Mais arrêtez donc vos bêtises ! Vous êtes tout de même dans la maison d'un mort ! Un peu de respect !

ESTELLE. — Du respect… ! Et ils en ont, eux, du respect de nous laisser tomber comme des vieilles chaussettes ! Débrouillez-vous avec votre macchabée ! Non, non…

Désespérée, elle traverse la pièce en larme et s'effondre la tête dans les mains. Léonie s'approche de Jean-Jean.

LÉONIE. — Tu sais bien comment elle est. Elle a de la peine alors elle fait l'idiote… elle faisait déjà comme ça quand on était à l'école…

Léonie s'assied dans un fauteuil dans le coin de la pièce.

JEAN-JEAN, *il va s'asseoir près d'Estelle.* — Ah tu vas pas recommencer ! C'était il y a cent mille ans !

Entre Marceau. Il porte deux sacs de boulangerie.

MARCEAU. — Salut ! J'apporte le pain…

ESTELLE. — Ah merci Marceau. Tu as fait vite !

LÉONIE. — Tu auras bien le temps pour un café !

MARCEAU. — Oh ben pour un café, ma foi…*(Estelle sort pendant qu'il pose ses sacs. Il s'assied à la table et d'un geste de la main chasse une fourmi.)* Tiens, vous avez des fourmis…

JEAN-JEAN. — Oui. Le froid les fait rentrer dans les maisons. Jusque-là il a fait tiède.

Estelle apporte le café de Marceau et désigne les sacs.

ESTELLE. — Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

MARCEAU. — C'est des brioches…

ESTELLE. — Je t'avais demandé des brioches ?

MARCEAU. — Non, non, c'est moi qui…, vous comprenez, Fernand, je l'aimais bien moi…

LÉONIE, *jette un œil dans le sac*. — Et pis dis donc, il y en a un paquet !

MARCEAU. — C'est à dire, si vous attendez du monde…

JEAN-JEAN. — Et ben toi au moins, t'es pas rancunier !

MARCEAU. — Pourquoi tu dis ça ?

JEAN-JEAN. — T'es bien chasseur non ?

MARCEAU, *d'un coup inquiet*. — Chut ! Si ma mère le sait…

JEAN-JEAN. — T'inquiète pas, elle est pas là, Camille… Mais Fernand il disait pas que tous les chasseurs c'étaient des cocus ?

MARCEAU, *soulagé*. — Ah c'est pour ça !

JEAN-JEAN. — Tu t'en fous d'être cocu ?

MARCEAU. — Je risque pas grand-chose ! Je suis tout seul ! *(Il boit son café.)* Ça va avec Fernand ? Pas trop dur ?

LÉONIE. — C'est Estelle elle qui lui a fait sa toilette, la pauvre. Toute seule. Moi je ne peux pas grand-chose, avec ma jambe… C'est pas une partie de rigolade.

ESTELLE. — C'est égal, pour Fernand, c'était bien le moins…

MARCEAU, *il boit la dernière goutte de café et se lève.* — Bon allez, moi je me sauve. À tout à l'heure !

LÉONIE, ESTELLE, JEAN-JEAN. — À tout à l'heure Marceau.

Marceau sort. Estelle prend sa tasse et l'emporte à la cuisine.

JEAN-JEAN, *regardant par la fenêtre*. — C'est peut-être pas plus mal que les gendarmes puissent pas venir après tout.

LÉONIE. — Pourquoi ?

JEAN-JEAN. — Je sais pas trop si c'est comme ça qu'il faut faire quand il y a un accident… déplacer le corps, le laver, tout ça…

ESTELLE. — Ah parce que pendant qu'eux ils s'occupent des touristes en combinaison fluo, nous on aurait dû laisser Fernand se faire bouffer par les bêtes ?

LÉONIE. — Qui c'est qu'a dit ça ?

ESTELLE. — Qui ? Mais les gendarmes tiens ! Les copains à Jean-Jean !

LÉONIE. — Ah oui ? Ils mettent des combinaisons fluo aussi ?

JEAN-JEAN. — Mais taisez-vous donc, voilà du monde, j'entends une voiture.

ESTELLE. — Tu crois qu'ils sont venus quand même ? *(Elle va à la fenêtre.)* Oh làlà qu'est-ce que ça tombe ! Ah non. C'est un gars tout seul. Oh par exemple ! On dirait Nathan…

2. Acte 1, scène 2 - Jean-Jean, Léonie, Estelle, Nathan.

Entre Nathan en anorak, un bonnet sur la tête.

JEAN-JEAN. — Mais oui, c'est Nathan ! *(Il se lève pour le saluer. Ils se serrent la main.)* Toutes mes condoléances.

NATHAN. — Merci, Jean-Jean.

ESTELLE, *le prend à son tour dans ses bras en pleurant.* — Oooh Nathan ! Mon pauvre petit !

NATHAN, *mal à l'aise.* — Merci, oui, merci… *(Il s'approche de Léonie.)* Non, non, ne te lève pas, Léonie. Avec ta jambe…

Ils s'embrassent sans effusions particulières.

LÉONIE.— Mais te voilà déjà ? Comme ça se fait ?

NATHAN. — Maman m'a appelé j'étais en route pour monter aux Platières, j'ai un week-end avec des copains là-haut. Alors comme j'allais passer tout près…

ESTELLE. — Mon pauvre petit ! Ton pauvre grand-père…

LÉONIE.— Tu veux boire quelque chose de chaud ?

NATHAN. — Heu, oui, je veux bien un café.

LÉONIE.— Estelle ?

ESTELLE. — Oui ?

LÉONIE.— Nathan veut bien du café…

ESTELLE. — Oui, j'ai entendu… oh, pardon ! J'y vais tout de suite. *(À Léonie et Jean-Jean.)* Vous en voulez aussi ?

LÉONIE.— Non merci, après je ne dors pas.

JEAN-JEAN. — Merci Estelle, j'en veux bien. *À Nathan.* T'as pas eu trop de mal pour monter ?

NATHAN. — Non, j'ai mon GT PT 3500…

JEAN-JEAN. — Ton quoi ?

NATHAN. — GT PT 3500… le dernier sorti de chez Mercedes…

JEAN-JEAN. — Ah…

NATHAN. — Un 4x4 quoi ! Super bien équipé ! Avec ça tu passes partout...

JEAN-JEAN. — Ah…

NATHAN. — C'est une vraie bombe ! Bon 30 litres au 100 ! Mais c'est un V12 !

JEAN-JEAN. — Ah !… Sinon, tu veux peut-être voir ton grand-père ?

NATHAN. — Ah… heu… oui, oui bien sûr !

JEAN-JEAN. — Bien sûr… Il est dans sa chambre… Oui c'est celle-là.

Nathan sort.

LÉONIE.— Fais quand même un effort Jean-Jean…

JEAN-JEAN. — Non, mais attend, son grand-père est mort, il me parle de sa bagnole !

ESTELLE, *en apportant le café.*— C'est peut-être l'émotion ! On ne réagit pas tous de la même façon…

JEAN-JEAN. — … et il sait même pas où c'est, la chambre à Fernand ! Mais qu'est-ce qu'il fout là ?

Nathan revient, assez mal à l'aise.

JEAN-JEAN. — Déjà ! T'avais pas grand chose à lui dire !

NATHAN. — C'est pas ça… c'est que, je préfère boire mon café pendant qu'il est chaud !

JEAN-JEAN. — Ah ben oui… c'est important !

LÉONIE.— Mais oui, c'est important ! Moi, aussi je l'aime chaud le café ! Et toi aussi Jean-Jean… ok ?

JEAN-JEAN. — Hmmm…

Un temps de silence, assez lourd. Jean-Jean le regarde, visiblement énervé par le détachement de Nathan, qui boit son café en feuilletant un magazine, avec l'air de s'emmerder. Il sent que les autres attendent qu'il dise quelque chose.

NATHAN, *à Jean-Jean*. — Alors Jean-Jean, comme ça c'est toi qui l'as trouvé ?

JEAN-JEAN. — Ben, oui…

NATHAN. — Et c'est toi qui l'a ramené ?

JEAN-JEAN. — Ben, j'allais pas le laisser…

NATHAN. — Et tu l'as ramené tout seul ?

JEAN-JEAN. — Boh… il est pas bien lourd.

NATHAN. — Où est-ce qu'il était ?

Il se tait. il n'a pas envie de raconter à Nathan.

LÉONIE, *prenant la suite*.— Jean-Jean l'a amené ici. Mon pauvre Nathan, ton pauvre grand-père…

Elle s'arrête, brisée par l'émotion.

ESTELLE, *reprenant à son tour*. — Alors on a couché Fernand dans son lit, on l'a changé, lavé, enfin, tout ce qu'il faut…

LÉONIE.— Oui, enfin, c'est Estelle qui a tout fait, parce que moi, avec ma jambe…

ESTELLE. — Et c'est Jean-Jean qui a appelé la gendarmerie, ta mère, tout le monde quoi…

LÉONIE.— Mais les gendarmes ils viennent pas. À cause que les touristes, c'est plus important.

NATHAN, *embarrassé, il ne sait pas quoi dire, il s'emmerde*. — Ah bon…

JEAN-JEAN, *énervé*. — Et ben, bois-le ton café maintenant !

Léonie et Estelle vont dans la chambre de Fernand en hochant la tête.

3. Acte 1, scène 3 - Jean-Jean, Nathan, Léonie, Estelle.

JEAN-JEAN. — Alors… ? *(Il fait un signe vers la chambre de Fernand.)* T'as rien remarqué ?

NATHAN. — Hein ?…

JEAN-JEAN. — Je sais pas moi… tout est normal ?

NATHAN. —… à part qu'il est mort et totalement défiguré, oui… enfin il me semble.

JEAN-JEAN, *hésitant*. — Tu pourrais pas…

NATHAN. — Quoi encore ?

JEAN-JEAN. — Et ben, les papiers…

NATHAN. — Quels papiers ?

JEAN-JEAN. — Les papiers pour le décès tu vois, le permis de décès ou je sais plus comment ça s'appelle… Est-ce que tu pourrais pas nous le faire le papier qu'on en finisse avec l'administration…

NATHAN. — Ah ça…, c'est pas possible !

JEAN-JEAN. — Pourquoi ?

NATHAN, *il s'embrouille*. — Parce que… parce que je suis son petit-fils justement, tu vois… c'est… comme c'est mon grand-père et qu'en plus je suis son petit-fils… tu vois…

JEAN-JEAN. —… oui, enfin, la plupart du temps si t'as un grand-père, t'es son petit-fils non ?

NATHAN. — Oh alors attend… si tu sais tout mieux que moi, tu te le fais tout seul ton certificat hein… T'as sûrement fait des études de droit je suppose avant de faire… garde-champêtre…

Léonie sort de la chambre.

LÉONIE. — Nathan ! Comment tu parles !

JEAN-JEAN. — Laisse Léonie, laisse. *(À Nathan.)* Écoute, si tu veux pas le faire ce bout de papier, c'est pas grave, on ira demander au pharmacien ou à n'importe quel crétin qui nous fera pas péter sa grosse bagnole et qui sait la différence entre un garde-champêtre et un garde-forestier… c'est mieux comme ça ?

Entre Sacha

NATHAN. — Ouais c'est mieux ! Parfaitement, c'est mieux ! Tu vas arrêter de me faire chier maintenant ?

Nathan sort en faisant claquer la porte.

LÉONIE. — Oh ! Dans la maison d'un mort !

Estelle en sortant à son tour de la chambre de Fernand.

ESTELLE. — Mais qu'est-ce qui se passe ici ? C'est toi Sacha qui fait tout ce raffut ?

4. Acte 1, scène 4 - Jean-Jean, Sacha, Léonie, Estelle.

SACHA, *après un moment de silence*. — C'est qui ce con ?

JEAN-JEAN. — Un trou du cul !

SACHA. — Oh !

JEAN-JEAN. — Et un trou du cul qu'est même pas fichu de reconnaitre un trou de balle !

LÉONIE. — Ben dis donc, Jean-Jean ! Tu vas pas t'y mettre aussi !

SACHA, *ironique*. — Jean-Jean…

JEAN-JEAN, *se calmant*. — Oui, Sacha…

SACHA. — En entendant ce genre de réflexion, on pourrait hâtivement conclure que, dans les villages, le niveau d'expression n'est pas, comment dirais-je, des plus raffiné, tu ne crois pas ?

JEAN-JEAN. — Si, Sacha. Tu as raison. Et tu manies tellement bien la litote !

SACHA. — Un garde forestier qui identifie les figures de rhétorique ne devrait pas se laisser aller à des égards aussi navrants !

Jean-Jean commence à rigoler.

LÉONIE. — « Litote », « réthorique » ! *(À Estelle.)* Purée ! Ils en connaissent du beau monde !

Changeant tu tout au tout son personnage, Sacha s'assied sans aucune grâce.

SACHA. — Bon, alors, c'est quoi cette histoire de trou de balle et de trou du cul ?

ESTELLE. — Ah ! « Trou de balle » et « trou du cul », ceux-là, je les connais !

JEAN-JEAN, *rigole franchement*. — Ahlàlà ! Vous me faites rire ! C'est pourtant pas le jour !

SACHA. — Tu sais, à mon avis, Fernand il préférerait ça… Alors, c'est qui le type qui vient de sortir ?

LÉONIE. — C'est Nathan, le petit-fils…

ESTELLE. — Tu peux pas le connaître ! Il vient ici chaque fois qu'il lui tombe un œil.

SACHA. — C'est à lui le monstre sur la place ?

JEAN-JEAN. — Ouais…

SACHA. — On dirait une moissonneuse-batteuse, en plus vulgaire.

ESTELLE. — Qu'est-ce que tu veux, c'est sa voiture ! Elle lui ressemble… C'est seulement parce qu'il passait dans le coin qu'il est venu, autrement tu penses…

JEAN-JEAN. — Dis-donc Sacha, quand on est mort… *(Il s'interrompt.)*

SACHA. —… tu veux savoir si on monte près du petit Jésus ?

LÉONIE, *à part.* — Ah ! j'aimerais voir ça : Fernand avé le Jésus… Mon Dieu le pôvre, il passerait un sale quart d'heure !

ESTELLE, *même jeu.* — Fernand ?

LÉONIE, *même jeu.* — Mais non ! Le Jésus, voyons !

JEAN-JEAN. — Ouais bon, on doit pas avoir un permis de décès ou un truc comme ça ?

SACHA. — Un constat de décès et un permis d'inhumer, oui. Y'a pas de permis de décès. Mourir, c'est encore un truc qu'on peut faire sans autorisation, enfin, pour le moment…

JEAN-JEAN. — Oui, voilà, un constat de décès. C'est bien un médecin qui peut faire ça non ?

SACHA. — Si, tout à fait.

ESTELLE. — Nathan, il est médecin…

SACHA. — Et bien, il suffit de lui demander !

JEAN-JEAN. — C'est ce que j'ai fait, mais t'as vu… !

SACHA. — Ah, c'est pour ça !

ESTELLE. — Il dit qu'il peut pas, vu qu'il est le petit-fils de son grand-père…

LÉONIE. — Et ça c'est grave tu sais ! C'est comme d'être la belle-soeur de son beau-frère, mais en pire !

SACHA. —… il est con, non ?

JEAN-JEAN. — Si je te le dis… !

SACHA. — Mais ça nous éloigne du trou de balle, je trouve.

ESTELLE. — Ben oui, y'a ça aussi… *(Un temps.)* Tu l'as vu ?

SACHA. —… pardon ?

ESTELLE. — Est-ce que tu l'as vu ? *(Elle désigne la porte de la chambre.)* Je te parle de Fernand !

LÉONIE. — Ah ! Mais je croyais que tu parlais de son trou de balle ! Parce que moi, je le lui ai vu le trou de balle !

SACHA. — Léonie, s'il te plait !

ESTELLE. — Tu peux y aller si tu veux.

SACHA, *hésitante.* — Je… il est… je veux dire, il est comment ?

LÉONIE, *pour elle-même, faisant un rond avec ses doigts.* — Ben, à peu près…

JEAN-JEAN, *qui ne l'écoute pas.* — Il est mort je crois… non, j'rigole. Estelle a fait du bon travail. Il est beau comme tout. Tu peux y aller.

ESTELLE. — J'y retourne, comme ça tu seras pas toute seule.

Elle sort.

Sacha s'approche d'un meuble où il y a une chaine hifi ou un tourne-disque.

SACHA. — Oh, regarde ! *(Elle montre un disque qu'elle a pris sur la platine.)* « Maria Tanase ». C'est moi qui lui ai offert ça. *(Elle met le disque. On entend « Trei focuri arde pe lume » de Maria Tanase.)* Je lui ai dit : « Fernand, t'es rien qu'un vieil ours mal léché, mais tu devrais écouter ça. Il parait que la musique adoucit les mœurs ». *(Un temps. Elle est émue.)* Je pensais qu'il ne l'avait jamais écouté.

Elle entre dans le chambre de Fernand.

Changement d'effet lumière, Jean-Jean s'assied et regarde tomber la neige par la fenêtre.

Sacha ressort de la chambre avant la fin de la musique. Elle donne le bras à Estelle. Sans rien dire, elle s'assied à côté de Jean-Jean et regarde aussi par la fenêtre. Estelle va s'affairer du côté de la cuisine.

Sacha se lève.

SACHA. — Allez Jean-Jean, danse avec moi, sinon on va mourir nous aussi.

Ils dansent. Jean-Jean est maladroit. Il se laisse faire peu à peu. Leur danse est naïve, belle et triste. Pendant qu'ils dansent, entrent Sophie, Jo et Vincent qui les regardent. Estelle vient au devant d'eux. Elle prend Jo dans ses bras et la serre contre elle.

5. Acte 1, scène 5 - Les mêmes, Jo & Vincent, Sophie, Françoise.

SACHA, *quand la danse s'arrête, elle embrasse Jean-Jean.* — Merci, Jean-Jean. *Aux autres.* On dansait, pour Fernand… *(Elle enlace Vincent et Jo.)* Ça me fait plaisir de vous voir les amoureux. *(À Sophie, précipitamment.)* Oh, ma belle, toutes mes condoléances…

SOPHIE, *un peu moqueuse en l'embrassant.* — Alors, comme ça, tu fais danser Jean-Jean ? Il a tous les talents cet homme là ! Encore un peu et il serait bon à marier !

JEAN-JEAN, *en embrassant Sophie.* — Ah non surtout pas ! C'était juste pour Fernand…

JO, *se dégageant des bras d'Estelle.* — T'excuse pas, Jean-Jean. C'était très beau. Et je suis sûr que ça lui fait plaisir !

JEAN-JEAN, *il l'embrasse.* — Ça va, Jo ? *(À Vincent, en lui serrant la main.)* Adieu, Vincent !

VINCENT. — Salut, Jean-Jean ! Alors, c'est vrai que c'est toi qui l'as trouvé ?

JEAN-JEAN. — Les nouvelles vont vite on dirait !

VINCENT. — À l'école, les gamins ne parlent que de ça ! Ils sont excités comme des puces ! Ils veulent tout savoir ! Et ils inventent ce qu'ils ne savent pas. Ça a pas dû être drôle…

JEAN-JEAN. — Ben, c'est pas le meilleur moment que j'aie passé avec Fernand…

JO. — Pauvre Fernand. Pouh, j'ai du mal à réaliser là… Il parait qu'il est tombé ?

JEAN-JEAN. — Oui,… il est tombé du Saut du Vent.

VINCENT. — Mais comment c'est possible ? Faut le faire exprès pour tomber de la falaise à cet endroit, c'est pas spécialement traitre… et Fernand connaissait ce coin par cœur, je comprends pas…

SOPHIE. — Oui, c'est une balade qu'il a faite des centaines de fois… on y allait souvent… Mais il a peut-être eu un malaise… Il a peut-être trébuché… on peut toujours se tordre un pied bêtement…

ESTELLE. — Oh ben c'est toujours bêtement que ça se passe, de toute façon. J'aime pas penser à ça ! *(À Jo.)* Tu vois comme c'est dangereux !

JO. — Maman ! ça n'a aucun rapport !

ESTELLE. — Comment ça, aucun rapport, marcher en montagne ou sur une charpente… c'est pareil ! Si tu tombes !

JO. — Et bien si je tombe, je me ramasse !

ESTELLE, *gentiment, à Vincent*. — Et toi, là, tu pourrais pas t'inquiéter un peu que je sois pas toute seule ?

VINCENT. — Mais je m'inquiète, Estelle, je m'inquiète ! C'est pour ça que je lui ai confectionné un petit parachute individuel. Tu vois, c'est un modèle extra-fin qu'elle peut ranger dans son soutien-gorge. Je ne sais pas si tu as remarqué mais Jo faisait du 85 A et maintenant elle fait du 85 B. Ça n'a pas que des inconvénients pour elle, n'est-ce pas… c'est plutôt pour moi que.. mais là n'est pas la question. Alors, le parachute se range dans le bonnet droit et le ventral dans le bonnet gauche. Donc en cas de chute, elle n'a qu'à tirer sur la bobinette et…

ESTELLE. — T'as pas fini de te payer ma tête espèce d'idiot ! Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour que ma fille épouse un abruti pareil ! Ma pauvre Pétronille !

JO. — Arrête de m'appeler comme ça, maman !

ESTELLE. — Mais enfin, c'est ton nom…

JO. — Merci maman de m'avoir donné ce prénom grotesque…

ESTELLE. — Boh… grotesque… Non pas du tout ! J'aime beaucoup… dis plutôt que tu t'es pas habituée ma Pépette !

JO. — Non, je ne me suis pas habituée et je ne veux pas m'habituer. Laisse moi tranquille avec ça… et puisque nous en sommes à parler de mon nom et de mon surnom, heu, ça serait bien que tu arrêtes aussi de m'appeler « Pépette » !

VINCENT. — Ah non, là je ne suis pas d'accord du tout, c'est charmant Pépette, c'est tout mignon, c'est tout joli…

JO. — Vincent, pitié tu n'en rajoutes pas !

ESTELLE. — Pour une fois que nous sommes d'accord tous les deux, merci Vincent j'apprécie ta solidarité !

SOPHIE. — Je ne savais pas que tu t'appelais Pétronille mais alors pourquoi tout le monde t'appelle Jo ?

JO. — Boh, c'est une vieille histoire… c'est parce que je suis charpentier, comme Saint Joseph, le père du Christ… alors ça a fait marrer les gens de m'appeler comme ça, Joseph et puis Jo. De toute façon n'importe quoi valait mieux que Pétronille !

ESTELLE. — Son père, son père… fallait pas y regarder de trop près ! Son vrai père c'était quand même le Saint Esprit !

SOPHIE. — Fernand disait que Saint Joseph c'était le patron des cocus.

SACHA. — Et il disait qu'à St Guillaumin, il avait drôlement du boulot !

Entre Françoise.

VINCENT. — Ah ben tiens, justement ! Quand on parle du loup ! Salut Françoise ! On parlait justement de ton mari, comment va t-il ?

Pétronille lui flanque une bourrade.

FRANÇOISE. — Bien, je te remercie… mais pourquoi vous parliez de lui ?

VINCENT, *pour détourner la conversation*. — Vous avez vu ? Une fourmi !

SOPHIE, *faisant un peu d'effort pour garder son sérieux*. — Non. On ne parlait pas exactement d'Aristide… on parlait de… des hommes de St Guillaumin, en général, tu vois ? Alors comme c'est une personnalité… forcément…

FRANÇOISE. — Et bien ça c'est drôle ! Justement, je venais à cause de lui. Je viens de chez la Jode. Il y est en ce moment…

SACHA. — C'est vrai qu'on le voit pas souvent ailleurs…

FRANÇOISE. — Et là, il a trop bu…

JEAN-JEAN, il fait mine de regarder autour de lui. — Pourquoi ça n'étonne personne ?

FRANÇOISE. — Bon, j'ai l'habitude… c'est pas pour ça que je viens vous voir…

LÉONIE. — Oui, ma pauvre. On le sait bien ce que tu vis…

FRANÇOISE. — Mais cette fois-ci, il est avec Nathan, tu sais, le petit fils de…

SOPHIE, *l'interrompt*. —… on sait ! On connait !

FRANÇOISE. — Et ils s'excitent tous les deux à boire et à boire, comme des enragés !

ESTELLE. — C'est peut-être de la mélancolie…

FRANÇOISE. — Non, je ne crois pas. Aristide, c'est pas de la mélancolie. Il n'aimait pas Fernand parce qu'il le traitait toujours de…

LÉONIE. — De cocu !

FRANÇOISE. — De cocu, oui… C'est pour ça qu'il boit !

ESTELLE. — Oh Françoise, tu es sûre de ça ? Aristide c'est pas d'hier qu'il boit !

LÉONIE. — Vous étiez pas encore mariés qu'il se soulait déjà toutes les semaines ! Viens pas raconter qu'il a attendu…

FRANÇOISE. — Attendu quoi ? Que je le trompe ? C'est ça que tu veux dire ?

SOPHIE. — Françoise, ça ne nous regarde pas ce que tu as fait ou pas fait. Ce que je sais c'est que pour supporter un mari comme ça, il faut être

une sainte. Et si tu es allé voir ailleurs de temps en temps, il n'y en a pas une ici qui pourrait te jeter la pierre. N'est-ce pas ?

Toutes approuvent.

FRANÇOISE. — Merci Sophie. Tu es gentille… ça me fait du bien ce que tu me dis là. J'étais pas venue pour ça mais… *(Elle pleure.)* Excusez-moi…

Ils attendent qu'elle se remette de ses émotions.

FRANÇOISE. — J'étais venue pour vous dire… là-bas, chez la Jode, ils sont en train de parler de drôles de choses. Il y a Camille qui est venue faire son reportage comme elle dit et ça tourne bizarrement…

VINCENT. — Allez, Françoise, te frappe pas. Laisse-les parler, quelle importance ? C'est gentil d'être venue.

JO, *gentiment, à Françoise*. — On allait justement lui rendre visite à Fernand, tu veux venir avec nous ? Maman ? On peut ?

ESTELLE. — Bien sûr !

Jo, Estelle et Vincent vont dans la chambre de Fernand. Sophie s'approche de Jean-Jean, discrètement les autres n'entendent pas.

SOPHIE, *elle se tient face à Jean-Jean, elle lui pose très tendrement la main sur la joue.* — Ça va Jean-Jean ? Tu tiens le coup ? Il baisse la tête. Je suis là maintenant, ça va aller

JEAN-JEAN, il se retourne vers la fenêtre. — Je ne pensais pas que ce serait si… rapide.

Elle pose sa main sur son son épaule, il pose la sienne dessus. Puis Sophie rejoint les autres.

après un temps de silence, Jean-Jean sursaute et chasse une fourmi.Il crie violemment.

– Ah, mais, ces bestioles !

Les autres, stupéfaits se retournent sur lui. Conscient et un peu honteux d'avoir crié il retourne vers la fenêtre.

6. Acte 1, scène 6 - Jean-Jean, Léonie, Nathan, Sacha, puis Lucie et Camille Sophie, Vincent, Jo, Estelle.

Entre Nathan, très énervé. Il a un peu bu.

NATHAN. — Alors le garde-champêtre, pas trop fatigué ?

Jean-Jean ne répond pas.

LÉONIE, *pour apaiser*. — Ah tiens, Nathan, tu connais Sacha ?

NATHAN, *dévisage Sacha de la tête aux pieds*. — Non, pas que je sache…

LÉONIE. — Sacha est assistante sociale, elle s'est beaucoup occupée de ton grand-père.

NATHAN. — Sans blague ? Assistante sociale ? C'est la super planque non ?

SACHA, *lui tend la main*. — Vous êtes le petit-fils de Fernand… il m'a souvent parlé de vous.

NATHAN. — Vous étiez sa copine ?

SACHA. — Nous étions amis, oui…

NATHAN. — « Amis » Ha ! On sait ce que c'est les copines à Fernand ! Pas vrai, Estelle ? *(Il cherche autour de lui.)* Ben où c'est qu'elle est ?

SACHA. — Elle est auprès de Fernand.

NATHAN. — Encore ? Ma parole, c'est plus de l'amour, c'est…

LÉONIE. *l'interrompant, très sèche*. — Ça suffit Nathan, tu vas encore dire une connerie !

SACHA. — Bon, je vous laisse, il faut que je passe chez moi. Je passerai ce soir pour la veillée.

Elle sort. Suit un silence réprobateur.

NATHAN, *l'air mauvais, il défie les autres du regard*. — Me regardez pas comme ça ! Ouais j'ai bu un coup et alors ? J'en ai appris de belles chez la Jode ! Là-bas, y'en a qui n'y croient pas aux histoires du garde-champêtre !

LÉONIE. — Oh ben là-bas, c'est sûr que Fernand n'avait pas que des amis…

NATHAN. — Ouais… moi, je dis que des ennemis, il en avait pas que là-bas, mon grand-père…

LÉONIE. — Et qu'est-ce que tu veux dire ?

NATHAN. — Je veux dire…. ce que j'veux dire ! Et je m'comprends !

JEAN-JEAN. — Laisse, Léonie. Tu vois bien qu'il est bourré…

NATHAN. — J'suis p'têtre bourré mais ça n'empêche…

JEAN-JEAN, *l'interrompant en regardant pas la fenêtre*. —… mais ça n'empêche que c'est ta mère qui arrive. À ta place, je me tiendrais tranquille !

NATHAN. — Boh elle me fait pas peur !

Entrent Lucie et Camille.

LUCIE, *à Nathan.* — Oh mais tu es là mon chéri ! Bonjour mon grand !

NATHAN, *se laissant embrasser de mauvaise grâce.* — Salut.

CAMILLE, *embrassant Jean-Jean.* — Bonjour Jean-Jean… Dis-donc, c'est à qui l'obscénité mécanique en plein milieu de la place ?

LÉONIE, *désignant Nathan.* — Ça, c'est la voiture à « mon chéri ». *(Elle embrasse Camille à son tour.)*

LUCIE, *à Nathan.* — C'est vrai mon chéri ? C'est ta voiture ? Ohlàlà qu'elle est belle !

JEAN-JEAN, *à part à Léonie.* — Purée ! Mais y a que les bagnoles qui comptent dans cette famille ma parole ! *(Tout haut.)* Faudra peut-être la déplacer quand le corbillard viendra, si c'est pas trop vous demander…

LUCIE. — Ben bien sûr qu'il va la déplacer ! Hein, mon chéri que tu vas la déplacer ta voiture…

NATHAN. — Oui, ça va ! Fiche moi la paix !

CAMILLE. — « Mon Chéri » a un coup dans l'aile ! Faut dire que chez la Jode, il faisait pas semblant !

NATHAN. — N'empêche que j'en ai appris de belles !

Tout le monde se détourne de lui.

Jo, Vincent, Estelle et Sophie sortent de la chambre de Fernand.

LUCIE, *très froide à Sophie.* — Tiens ! Tu es déjà là toi ?

SOPHIE, *en l'embrassant.* — Bonjour Lucie. Comment vas-tu ?

LUCIE, *dédaigneuse.* — Mpfff !

CAMILLE, *à Vincent et Jo.* — Salut les petits ! Ça va, pas trop secoué ?

VINCENT & JO, *en l'embrassant.* — Salut " La Gazette ". Ça va…

ESTELLE, *à Lucie, tout en l'embrassant.* — Bonjour Lucie, tu te rappelles de ma fille, elle veut qu'on l'appelle « Jo » maintenant, mais en vrai tu te souviens, elle s'appelle….

JO. —… maman !

ESTELLE. —… donc, ma fille « Jo ». *(Elle lève les yeux au ciel.)* Et voici son mari…

NATHAN. —… Averell ! *(Content de sa plaisanterie, il regarde autour de lui.)* Si elle c'est Jo, lui c'est Averell… logique non ?

LUCIE , *après un silence gêné.* — Ah ah ah ! Mais oui c'est drôle mon chéri ! Qu'il est drôle, vous ne trouvez pas ? « Jo » et « Averell » comme les frères Jackson… Ah ah ah !

NATHAN. — Dalton !

LUCIE. — Hein ?

NATHAN. — Les frères, c'est les Dalton pas les frères Jackson, t'es trop nulle !

VINCENT. — Les frères Jackson c'est… *(Il exécute un pas de danse de Mickaël Jackson.)*

LUCIE. — Mais qu'est-ce qu'il fait ?

VINCENT. — Mickaël Jackson ! C'est moi qui lui ai tout appris… *(Il tend la main à Lucie.)* Moi, c'est Vincent. Je suis l'instituteur de St Guillaumin. Enchanté.

LUCIE. — Enchantée heu,… Mickaël… Et c'est ça que vous apprenez aux enfants ? et toi aussi tu es devenue enseignante, Pétro…heu, Jo ?

JO. — Ah, non pas du tout… je suis charpentier.

LUCIE. — Charpentier ! Tu entends ça mon chéri ? Elle est charpentier ! N'est-ce pas extraordinaire ? *(À Jo.)* Et à part ça, tu fais quoi ? Comme métier je veux dire…

NATHAN. — Elle fait des charpentes ! Un charpentier ça fait des charpentes, maman. Tout le monde sait ça !

LUCIE. — Des charpentes… vous voulez dire, sur les maisons ?

SOPHIE. — Lucie, tu ne veux pas voir Papa ?

LUCIE. — Mais bien sûr que je veux voir mon père ! Pourquoi crois-tu que je suis venue ? Nathan, tu viens ?

NATHAN. — Non, non, je l'ai déjà fait…

LUCIE, *avec un air suppliant de petite fille*. — Nathaaaaan !

NATHAN. — J'ai dit non ! Fous-moi la paix !

ESTELLE, *prenant gentiment le bras de Lucie*. — Allez viens, Lucie. Je t'accompagne

Lucie et Estelle sortent.

JEAN-JEAN, *il prend sa gibecière*. — Bon, moi, j'y vais… j'ai à faire, n'en déplaise à certains.

SOPHIE. — Moi aussi il faut que… enfin je reviens…

Sortent Jean-Jean et Sophie.

7. Acte 1, scène 7 - Nathan, Jo, Vincent, Léonie et Camille.

CAMILLE, *tout en sortant un calepin et un stylo de son sac à main.* — Ça vous ennuie pas si je vous interviewe pendant que vous êtes là ? C'est parce que comme je suis journaliste vous comprenez…

LÉONIE. — Journaliste ? Et bé ! Tu en as pris du galon ! La semaine dernière, tu étais correspondante locale de *La Soupe* et si ma mémoire est bonne, ton article le plus célèbre c'était « Chaude ambiance au banquet des anciens ».

CAMILLE. — Et alors, c'est du journalisme non ?

LÉONIE. — C'est vrai que « journaliste » ça fait mieux que « pigiste à La Soupe ».

CAMILLE. — Au *Gratiné Libéral* je te prie !

VINCENT. — Franchement, Camille, ici, tout le monde dit *la Soupe*.

JO. — Même le marchand de journaux. Si tu dis « je voudrais *le Gratiné Libéral* », il sait même pas de quoi tu parles !

CAMILLE. — Faut quand même pas exagérer ! Bon, en tout cas, j'aimerais avoir votre opinion sur cette ténébreuse affaire…

Tous les autres, sauf Nathan, se regardent avec étonnement.

VINCENT. — Mais de quoi tu parles ? C'est pas du journalisme si tu inventes !

NATHAN, *en regardant une fourmi sur la table.* — Comment ça de quoi elle parle ! Mais de la mort louche de Fernand tiens ! Il n'est question que de ça chez la Jode !

JO. — Quoi ? *À Léonie.* Tu sais de quoi il parle ?

LÉONIE. — Pas la moindre idée !

CAMILLE. — Mais enfin, il y a de gros soupçons autour de ce prétendu accident ! Je ne devrais pas le dire, les gendarmes n'ont pas encore enquêté, mais ça se pourrait que ce soit un « accident » de chasse. Ça n'aurait rien d'étonnant… *Elle regarde son petit effet.*…avec tous les obsédés de la gâchette qu'il y a par ici…

JO. — De qui tu parles, là ? C'est qui les obsédés de la gâchette ?

CAMILLE. — Mais enfin arrêtez d'être naïfs ! La plupart des hommes du village passent leurs loisirs déguisés en troupe de choc avec un fusil à la main. Faut pas s'étonner si de temps en temps…

NATHAN, *ricanant, toujours concentré sur sa fourmi.* — Ah ça… faut dire que les distractions des péquenots…

VINCENT, *furieux*. — Non, mais il va se calmer Lucky Luke sinon je vais lui en coller une, moi !

Jo le retient.

LÉONIE, *à Nathan*. — Nathan, tu manques de respect ! Ton grand-père repose là, juste à côté de nous !

NATHAN, *même jeu*. — Et alors ! Si ça se trouve, il a été tué, voilà ! Ça n'aurait rien d'étonnant, avec les furieux de par ici…

VINCENT. — Ah ! Ça y est ! « Les furieux » ! Nous y voilà ! Comme c'est original ! On avait déjà les « viandards », les « obsédés de la gâchette », les « tarés » ou « les demeurés consanguins qui se bourrent la gueule pour se tirer dessus les uns les autres », on était déjà les têtes de turc de tout ce que la ville peut produire de donneurs de leçon, d'écolo du dimanche et de râleurs à la petite semaine, manquait plus que de se faire traiter de « furieux » par un fils à papa qui descend de sa bétaillère ! Personne pourrait lui dire de s'en aller à ce… ce…

Jo lui met la main sur le bras, Vincent se calme. Elle l'emmène à l'écart.

Il se fait un grand silence.

Nathan est retombé dans la contemplation de sa fourmi.

Lucie et Estelle sortent de la chambre de Fernand.

8. Acte 1, scène 8 - Les mêmes, Lucie, Estelle.

LUCIE. — Merci, Estelle, de l'avoir… enfin, d'avoir pris soin de lui.

ESTELLE. — Puisque j'étais là… Je l'ai fait de bon gré.

LUCIE, *d'un coup, acide.* — Oh ça, je m'en doute ! Mais dis-donc, qu'est-ce que c'est que ce gros trou qu'il a dans la tête ?

CAMILLE. — Un trou ?

NATHAN, *d'un ton plein de sous-entendus, levant à peine le nez.* — Comment donc ? Grand-père a un trou dans la tête ?

ESTELLE. — Je ne sais pas, il a dû se faire ça en tombant ! Tu sais, c'est haut le Saut du Vent. Jean-Jean l'a ramassé dans le torrent en dessous.

LUCIE. — À propos, où il est Jean-Jean ?

NATHAN. — Sorti !

CAMILLE. — Bon, alors je note que justement, le garde-forestier s'est esquivé…

VINCENT. — Comment ça « justement le garde-forestier s'est esquivé » ? Qu'est-ce que tu nous fais la Gazette ! Toi aussi tu perds les pédales ?

NATHAN, *jouant toujours avec sa fourmi.* — Elle relève ce que tout le monde peut constater : le garde-machin est parti juste au moment où on a commencé à parler de ce qui s'était vraiment passé. Et comme excuse, il a dit qu'il avait du boulot. Tu parles !

VINCENT. — Et alors… ça vous étonne ? Il travaille lui. Il passe pas son temps à insulter les gens !

NATHAN, *même jeu.* — Comme c'est émouvant ! Le fonctionnaire planqué qui vole au secours du garde-champêtre ! Charmant tableau ! Les inutiles défendent les nuisibles !

Tout le monde reste sous le choc. Vincent lui fonce dessus, mais Jo est plus rapide. Elle s'avance jusque sous le nez de Nathan. Elle plaque sa main sur la table écrasant sans doute la fourmi et attrape Nathan par le col pour le faire lever.

JO. — Dis-donc, mon petit bonhomme, y'a deux ou trois choses que t'as pas bien compris. *(Elle compte sur ses doigts.)* Un, ici c'est Saint Guillaumin et les gens se respectent ! Deux, le gars qu'est mort à côté, t'en a peut-être rien à foutre que ça soit ton grand-père, mais c'était l'ami de tout le monde ici, alors t'arrêtes de gueuler dans sa maison. Trois, le gars que tu viens de traiter de fonctionnaire inutile, c'est mon mari, alors si tu veux pas prendre ma main de charpentier dans ta gueule de petite frappe, t'arrêtes de faire du schproum chez Fernand, tu respectes mon homme

ou alors tu remontes dans ton piège à pouffiasses, et tu te tires ! C'est clair ?

Nathan fait trois pas en arrière, visiblement impressionné.

NATHAN. — Mais laissez-moi tranquille, je vous ai rien demandé…

LUCIE. — C'est vrai, laissez-le tranquille à la fin !

JO, *à Estelle*. — Bon, désolée maman, mais on reviendra tout à l'heure. Viens Vincent.

LÉONIE. — Attendez-moi ! Je sors aussi. Faut que je me prépare pour la veillée. Vous m'aiderez pour marcher dans la neige… Fichue jambe… *(Elle se retourne vers Nathan.)* N'empêche que même avec ma pauvre jambe, je te flanquerai bien mon pied quelque part pour t'apprendre à vivre !

Ils sortent tous les trois. Le malaise s'installe à nouveau quand ils sont partis.

NATHAN. — Bon, ben, puisque les comiques sont partis, je vais y aller aussi…

LUCIE. — Où ça ? Tu vas pas me laisser toute seule !

NATHAN. — Je monte aux Platières, voir si ils sont bien installés là-haut…

LUCIE. — Mais tu reviens, hein ?

NATHAN. — Ouais, ouais…

Il sort.

LUCIE. — Sois prudent ! Tu veux je vienne avec toi ? *(Il ne répond pas. Elle revient dans la pièce. Elle a l'air triste.)* Je suis épuisée !

ESTELLE. — On a tous les jambes coupées ! Moi aussi je vais passer chez moi. Je suis tranquille maintenant : il ne sera pas tout seul.

LUCIE. — Oui, c'est ça. À tout à l'heure…

Estelle sort.

9. Acte 1, scène 9 - Camille, Lucie puis Sophie, puis Marceau et Françoise

CAMILLE. — Bon, ben, si il y a plus personne, je vais y aller aussi…

LUCIE. — Non, attends, je suis là moi ! Il y a sûrement des choses que tu veux savoir pour ton article…

CAMILLE. — Hein ? Heu.. ah oui, si tu veux…

LUCIE. —… parce que, si tu as des questions… j'y répondrais volontiers ! Tu sais, je sais des tas de choses sur la vie de mon père ! C'était quelqu'un de vraiment… extraordinaire ! *(D'un coup soupçonneuse.)* Mais, tu ne prends pas de notes ?

CAMILLE, *fouillant dans son sac*. — J'ai un petit calepin qui ne me quitte jamais, mais j'ai aussi une très bonne mémoire…

LUCIE. —… et pas de photos non plus ?

CAMILLE. — Je… j'ai mon téléphone portable…

LUCIE, *déçue*. — Ah bon ? Ça fait des photos ce truc-là ?

CAMILLE. — Alors, Fernand… qu'est-ce qu'il pensait de la chasse ?

LUCIE. — De la chasse ? Mais… rien du tout, pourquoi ?

CAMILLE. —… je ne sais pas, comme ça… Et des chasseurs ? Il en pensait quoi des chasseurs ?

LUCIE. — Il disait qu'ils étaient tous cocus. C'était une sorte d'obsession… il disait « Tous les chasseurs de St Guillaumin sont des cocus, et j'en sais quelque chose ! » Entre nous, je n'ai jamais compris. La chasse, lui, il n'y allait pas. C'était bien simple, les dimanches d'automne à St Guillaumin tous les hommes étaient à la chasse, sauf lui… Alors…

CAMILLE. — Effectivement…

LUCIE. — Il disait qu'il n'avait pas de temps à perdre avec ça. Il avait trop de travail ! Et ça c'est vrai ! Et puis une vraie conscience professionnelle, hein… Il allait sans arrêt faire des essayages…

CAMILLE. — Des essayages ? Il faisait des costumes ?

LUCIE. — Mais non, voyons ! Il était menuisier ! Il faisait des meubles ! Mais s'il fallait s'assurer qu'un lit allait bien comme il faut, même un dimanche, ça lui faisait pas peur ! Oh ça, le travail, pour lui, c'était sacré ! *(Entre Sophie portant un panier.)* Tu aurais pu frapper !

SOPHIE. — Pardon… je vous dérange ?

LUCIE. — Et bien… *(Elle jette un oeil du côté de Camille.)*

CAMILLE. — J'étais en train d'interviewer Lucie…

SOPHIE, *pour rire.* — Alors tu vas devenir célèbre… ! Peut-être même que vous allez devenir célèbres toutes les deux !

LUCIE. — Et alors… ça te dérange ?

SOPHIE. — Pas du tout ! Pour une fois qu'il se passe quelque chose à St Guillaumin, ça serait bête de pas en informer la presse !

Lucie montre son panier.

LUCIE. — Qu'est-ce que c'est ?

SOPHIE. — Du vin, pour la veillée, de la part de Jean-Jean.

LUCIE. — De quoi il se mêle celui-là ? Comme si on n'avait pas tout ce qu'il faut !

SOPHIE. — Lucie, c'est par amitié…

LUCIE. — L'amitié d'un garde-chasse, franchement…

CAMILLE. — Jean-Jean vous créé des problèmes ?

LUCIE. — Non, pas vraiment, mais il s'occupe un peu trop des affaires des autres…

SOPHIE. — Lucie ! C'est lui qui a ramené le corps de Papa ! Tu devrais plutôt lui dire merci !

LUCIE. — Mais… on ne lui avait rien demandé ! De quel droit il a déplacé le corps de mon père ?

Camille prend frénétiquement des notes.

SOPHIE. — Tu me fatigues. C'est bête ce que tu viens dire et tu ne t'en rends même pas compte…

Elle sort du côte de la cuisine en emportant son panier.

CAMILLE. — C'est dommage de vous disputer aujourd'hui, entre sœurs…

LUCIE. — On est pas sœurs, on est demi-sœurs ! Enfin… il parait… Mon père n'a jamais épousé sa mère… Quand il l'a connue, elle était mariée, alors pour savoir qui est vraiment le père ! Non mais, tu te rends compte ?

CAMILLE. — Et son mari chassait ?

LUCIE. — Ben oui… comment tu le sais ?

Arrivent Marceau et Françoise, apportant des affaires pour mettre sur la table.

— Qu'est-ce que c'est encore ?

FRANÇOISE. — Bonsoir, mesdames. On vient tout installer pour la veillée, si vous voulez en profiter pour vous préparer…

LUCIE. — Vous êtes sûrs ?

FRANÇOISE. — Oui, ne vous en faites pas. Et puis Marceau est venu m'aider. Ça ira très bien.

LUCIE. — Et bien je monte me changer…

Effet lumière. Lucie Sophie et Camille sortent.
Marceau et Françoise installent la salle.

10. Acte 1, scène 10 - Marceau, Françoise

Ils vont et viennent entre la salle où ils installent à mesure des plats sur la table, ils coupent du pain, préparent des bouteilles, des verres…

MARCEAU. — C'est sympa cette coutume de la veillée. Quand j'étais en ville en bas, il n'y avait pas de trucs comme ça…

FRANÇOISE. — Quand même, veiller les morts, c'est pas ce qu'on fait de plus marrant dans les villages… Tu vas pas me faire croire que ça te manquait à ce point, en ville !

MARCEAU. — Non, bien sûr… Mais en ville quand tu n'as pas les mêmes horaires que les autres, tu rencontres pas grand-monde. Ici non plus, remarque…

FRANÇOISE. — Oui, la différence, c'est qu'ici, même quand tu as les mêmes horaires que tout le monde, tu rencontres personne ! Dieu merci, il y a les enterrements pour qu'on rigole un peu !

MARCEAU. — Moi, ce que j'en dis, c'est histoire de parler hein ! Si tu te moques…

FRANÇOISE. — Mais non, je ne me moque pas… *(Un silence.)* Bon, je me moque un petit peu… Toi, tu redécouvres St Guillaumin,… mais moi, j'ai été trente-huit ans institutrice ici ! Tu te rends compte ? Trente-huit ans ! La dernière année, j'ai eu dans ma classe la petite-fille d'une de mes premières élèves… Quand ça t'arrive, tu te dis qu'il est grand temps de t'en aller.

MARCEAU. — Alors vous êtes partie ?

FRANÇOISE. — Même pas. Pour aller où ? Toute ta vie tu penses que tu partiras, que tu n'en peux plus des mêmes têtes, des mêmes histoires, et puis un jour tu n'as plus envie et tu ne sais même pas depuis quand… Peut-être que tu t'es habituée ou que tu n'en vaux plus la peine, ou que personne ne t'attend nulle part, que le soleil, le bord de la mer, la liberté, tu ne les mérites plus…

MARCEAU. — Dites-donc, c'est un peu triste votre histoire.

FRANÇOISE. — Mais non, c'est pas triste, c'est la vie, c'est tout. Et pour animer tout ça, on a de beaux enterrements… Tout à l'heure, ils vont tous passer ici pour boire un verre, parler de Fernand, de leurs affaires, de la dernière fois qu'on avait enterré quelqu'un, et puis quand ils auront échangé des nouvelles, ils rentreront chez eux en se disant qu'Untel a

bien grossi, que sa femme a pris un coup de vieux, que son fils a bien réussi dans les affaires, c'est pas comme celui-là qu'a fait de la prison…

MARCEAU. — Ouais, ben décidément, c'est pas drôle du tout. Ils sont pas tous comme, vous les gens de St Guillaumin au moins…

FRANÇOISE. — Non, tu vois, c'est pas la faute à St Guillaumin… Je suis pas très douée pour le bonheur. Celui qui aime les poules, les forêts, la chasse, la neige, les balades, la montagne, peut être heureux ici aussi bien qu'ailleurs !

MARCEAU. — C'est vrai que c'est un chouette coin !

FRANÇOISE, *poursuivant son idée*. — Il y a des gens heureux partout. Moi, parfois, je me demande s'il y aurait eu un endroit sur cette terre où j'aurais pu l'être. *(Elle chasse une fourmi.)* Ah! mais elles sont partout ces bestioles ma parole !

MARCEAU. — Vous êtes malheureuse Françoise ?

FRANÇOISE, *la fourmi est sur son doigt, elle parle en la regardant*. — Quelqu'un a dit qu'on reconnait le bonheur au bruit qu'il fait quand il s'en va… C'est joli comme image, non ? Moi, je passe ma vie à écouter ce bruit-là et à le trouver très romantique.

MARCEAU. — Vous… vous avez eu une histoire avec Fernand ?

FRANÇOISE, *même jeu, elle rit*. — Tu voudrais bien le savoir pas vrai ? Qu'est-ce que tu pourrais me donner comme secret en échange ?

MARCEAU. — Et bien… je pourrais vous dire que je vais à la chasse !

FRANÇOISE. —… que tu vas à la chasse et que ta mère ne le sait pas ! Oh le beau secret ! À part la vieille Anthyme qui est sourde comme un pot, tout le monde le connait ton secret ! Pauvre petit Marceau ! Tu es sans mystère… Tant pis ! Si tu veux savoir si j'ai couché avec Fernand, approche, je vais te dire la vérité. *(Il s'approche d'elle, elle se penche à son oreille.)* Je n'en sais rien ! Peut-être que ça a eu lieu ou peut-être que j'en ai seulement rêvé… mais quoi qu'il en soit. C'est mon meilleur souvenir… *(Elle dépose la fourmi dans le creux de son oreille puis elle sort. Quand il s'en rend compte il se contorsionne pour s'en débarrasser.)*

Il sort

Noir.

Fin de l'Acte Un

Acte Deux

La scène est dans la maison de Fernand. C'est la veillée. Tout le monde est passé pour saluer le corps.

Sur la table, il y a des restes de brioche, des miettes de pain, des verres et quelques bouteilles entamées.

Ne restent que les proches. Ils sont un peu fatigués et ils hésitent entre rester là et aller se coucher.

Au porte-manteau est accrochée la gibecière de Jean-Jean.

Certains ont un verre à la main.

Vincent est assis un peu à l'écart des autres, songeur. Jo est appuyée contre lui, endormie. Sophie vient pour discuter avec lui, mais il semble défait. il lui répond du bout des lèvres.

1. Acte 2, scène 1 - Estelle, Jo.

Elles sont assises l'une près de l'autre, dans un cercle de lumière au milieu de l'obscurité.

JO. — Maman ?

ESTELLE. — Quoi ?

JO. — Est-ce qu'un jour tu me diras… pour Fernand ?

ESTELLE. — Il m'appelait « La Femme qui rit ». Et moi, je comprenais, « la Femme-Kiri » ! Comme le fromage… les carrés, pour les enfants, le fromage des gastronomes en culottes courtes, comme disait la publicité. Je ne comprenais pas pourquoi il m'appelait comme ça, mais ça me faisait rire. Il me faisait tellement rire, Fernand ! Pourtant il n'avait pas l'air tellement drôle à le voir comme ça, mais il adorait faire des blagues et dire des bêtises… et moi, c'est bien simple, j'adorais rire !

Oh il l'avait bien compris ! Dès qu'il m'apercevait, il avait l'œil qui frisait et il inventait n'importe quoi, une grimace, une mimique, un jeu de mot et j'éclatais de rire…

J'étais gamine quand il a commencé. Je ne pensais pas à mal. J'aimais bien être avec lui juste à cause de ça, pour rire.

Et puis je me suis mariée et… y'a pas grand-chose à lui reprocher à mon mari. Il était sérieux, travailleur, courageux, rien à dire… mais pour ce qui est de rire…

Je me disais que ce n'était pas important, qu'il y avait d'autres choses à faire dans la vie… enfin, je répétais ce que tout le monde disait, parce que par ici, les gens n'aiment pas tellement ça, rigoler.

Et puis un jour, j'ai revu Fernand. Il avait vieilli, moi aussi, mais il me faisait toujours autant rire.

Quand il m'a expliqué que « femme qui rit » c'était à cause du proverbe « femme qui rit à moitié dans ton lit », moi, j'y étais tout à fait.

J'aurais dû être honteuse, mais ça m'avait fait tellement de bien ! Et quand je lui ai dit que j'avais toujours imaginé qu'il disait « Femme Kiri » et que je ne voyais pas le rapport avec le fromage, on a ri ! Mais on a ri !

Changement d'effet. Tout le monde se met en place dans la pénombre.

2. Acte 2, scène 2 - Vincent, Sophie, Jo.

SOPHIE. — Elle dort ?

VINCENT. — Oui. Elle me trouve confortable.

SOPHIE. — Elle n'a pas l'air de s'inquiéter.

VINCENT. —… confortable, et rassurant.

SOPHIE. — Alors, Vincent, qu'est-ce que vous dites de tout ça ?

VINCENT. — Je n'aime pas beaucoup les enterrements…

SOPHIE. — Par ici, on dit « sépulture »… mais ça ne change rien, c'est pas très drôle.

VINCENT. — Il y a de bons côtés… Tenez, vous et moi, on ne s'était jamais parlé.

SOPHIE, *réfléchissant*. — Si, si… un jour on s'est croisés à la boulangerie et on s'est dit « bonjour ».

VINCENT. — « Bonjour » ?

SOPHIE. — Oui, oui, « bonjour »… ou peut-être même « bonjour, comment ça va ? », mais je ne suis pas certaine qu'on était rendus à ce niveau d'intimité…

VINCENT, *réfléchissant à son tour*. —… « bonjour, comment ça va »… C'est quand même assez impliquant comme échange… Je m'en serais souvenu !

SOPHIE, *après un silence*. — Vous le connaissiez bien Fernand ?

VINCENT. — Votre père ?

SOPHIE. — Oui. Ça vous embête que je l'appelle Fernand ?

VINCENT. — Non, non, pas du tout… tant que vous l'appelez pas Bernadette ou Célestin…

SOPHIE. — Alors, vous le connaissiez ?

VINCENT, *un peu méfiant*. — Boh, comme tout le monde…

SOPHIE. — Ah…

VINCENT. — Bon, je le connaissais un peu mieux que « tout le monde ». Jo l'aimait bien. Elle allait souvent lui demander des conseils.

SOPHIE. — À mon père ?

VINCENT. — Oui, à Fernand… Elle lui demandait des trucs sur son métier, sur le bois sur des… je sais pas moi, des façons de faire, des outils,… des manières de planter des clous…

SOPHIE. — Ah ouais… ?

VINCENT. —… enfin j'imagine ! Moi, le bois, la menuiserie, la charpente… j'y connais rien !

SOPHIE. — Ah oui, c'est vrai… vous êtes maitre d'école c'est ça ?

VINCENT. — On dit « Professeur des écoles »…

SOPHIE. — Oh pardon…

VINCENT. — Mais je m'en fous complètement.

SOPHIE. — Ça vous embête que je vous parle ?

VINCENT. — Non, pas du tout ! Pourquoi vous dites ça ?

SOPHIE. — Vous n'avez pas l'air très… enthousiaste.

VINCENT. — C'est parce que je suis concentré…

SOPHIE. — Sur quoi ?

VINCENT. — Sur le numéro de blagues belges avec striptease que je vais faire tout à l'heure… ça met toujours une ambiance du tonnerre.

JO, *sans ouvrir l'œil*. — Vincent, j'espère que tu ne profites pas que je dors pour raconter des conneries au moins.

SOPHIE. —… ?

JO, *même jeu* — Tu devrais lui dire, à Sophie. Ça te ferait du bien d'en parler à quelqu'un d'autre que moi.

VINCENT. — Faites pas attention… elle parle en dormant…

SOPHIE. — De quoi vous devriez me parler ?

VINCENT. — Je ne sais pas… le somnambulisme ça vous va comme sujet ?

JO, *même jeu* — Vincent, tais-toi… et parle !

SOPHIE, *faisant mine de se retirer*. — Bon, je veux pas être indiscrète…

VINCENT. — Bon, d'accord…, alors, voilà. Il y a de drôles de bruits qui courent à l'école. Vous savez comment c'est les enfants…

SOPHIE. — Pas bien non…

VINCENT. — Ça répète tout ce qui se dit chez eux.

SOPHIE. — Et là, il se dit quoi ?

VINCENT. — Que la mort de Fernand, c'est pas un accident. Il parait qu'on a entendu un coup de feu.

SOPHIE. — C'est aussi ce que raconte Camille non ?

JO. — Oh là ! S'il fallait croire tout ce que dit Camille !

VINCENT. — Mais elle peut avoir dit un truc vrai, par inadvertance ! On ne sait jamais…

SOPHIE. — Et… c'est embêtant, un coup de feu ?

VINCENT. — Dans l'absolu non, c'est un pays de chasse ici. *(Il voit Marceau qui s'approche.)* Pas vrai Marceau ?

3. Acte 2, scène 3 - Les mêmes, Marceau.

Marceau vient s'asseoir près d'eux.

MARCEAU. — Qu'est-ce que tu dis ?

VINCENT. — On parlait de chasse.

MARCEAU, *il regarde vivement en direction de l'autre groupe*. — Pas si fort ! Je vais me faire choper !

JO. — Mais non ! T'inquiète ! Elle est occupée à autre chose… *(À Sophie.)* Camille, c'est sa mère. Elle lui interdit de chasser. Alors quand il vient chasser avec nous, il a toujours peur de se faire prendre.

VINCENT. — On est obligés d'inventer des histoires pour qu'elle ne se doute pas que son cher petit fréquente les vilains chasseurs ! On ment comme des arracheurs de dents.

JO. — Elle est pas bête au point de pas s'en rendre compte…

VINCENT. —… mais elle s'imagine que si on lui raconte des bobards, c'est pour protéger les aventures sentimentales de son Marceau !

JO. — Du coup, elle le prend pour un chaud lapin !

VINCENT. — Elle est flattée ! Elle croit qu'il tire sur tout ce qui bouge !

JO. —… en un sens, c'est pas faux…

MARCEAU. — …mais en réalité, sur ce plan là moi… *(Il fait le geste de se mettre une ceinture.)* c'est ceinture !.

SOPHIE. — Bon, et ces histoires de coup de feu ?

VINCENT. — Ah oui ! Marceau, t'as dû en entendre parler du coup de feu à ta boulangerie…

MARCEAU. — Tu penses, on ne parle que de ça !

SOPHIE. — Comment ça « on ne parle que de ça » ? C'est un pays de chasse ici non ? Les gens vont pas discuter des heures quand ils entendent un coup de fusil !

MARCEAU. — Ben..

VINCENT. — Ça dépend…

JO. — Surtout que là…

MARCEAU. — Y'en a eu qu'un seul !

SOPHIE, *un peu énervée*. — Bon, et alors ? Qu'est-ce que ça change ?

Changement d'effet. on bascule sur l'autre groupe.

4. Acte 2, scène 4 - Camille, Lucie, Jean-Jean, Estelle, Léonie, Sacha, Françoise.

CAMILLE. — Mais justement, c'est ça le problème, c'est qu'il n'y en a eu qu'un seul !

JEAN-JEAN. — Mais qu'est-ce que tu en sais Camille ? Tu ne connais rien à la chasse !

CAMILLE. — Je me suis renseignée ! Qu'est-ce que tu crois ?

LÉONIE. — Oh, Camille ! Tu veux dire que tu as écouté quelqu'un pendant suffisamment longtemps pour comprendre ce qu'il voulait dire ?

CAMILLE. — Eh pardi ! C'est tout de même mon métier non ? Le B, A, Ba du journalisme !

ESTELLE. — Ça y est, la revoilà « journaliste » ! Accrochez-vous bien ! À ce train-là elle va nous faire un prix Nobel avant la nouvelle année !

CAMILLE. — Albert Londres !

SACHA. — Qui c'est encore celui-là ?

LUCIE. — C'est lui qui a tiré sur Papa ?

CAMILLE. — Il n'y a pas de prix Nobel de journalisme. C'est le prix Albert Londres… je me suis renseignée.

JEAN-JEAN. — Et alors, tu poses deux questions à un chasseur que tu peux pas sentir et pof ! Albert Londres te file un prix… ?

LÉONIE. — C'est un beau métier journaliste dis-donc !

ESTELLE. — Qu'est-ce que tu as appris sur cette histoire de coup de feu ?

CAMILLE. — Tu vas voir, je te le fais. *(Elle se lève, décroche la gibecière de Jean-Jean, se la met à l'épaule et prend la posture caricaturale d'un chasseur abruti marchant dans les bois.)* Le chasseur marche dans les bois…

FRANÇOISE. — On voit tout de suite que le questionnement a été objectif et sans aucun parti pris !

JEAN-JEAN. — Eh ! Ma sacoche !

CAMILLE, *continuant à jouer*. — Pour se donner du courage, il boit un petit gorgeon de gnôle. *(Elle fait le geste de boire.)* Le vingt-cinquième de la matinée…

LÉONIE. — Franchement Camille, tu exagères !

CAMILLE, *continuant à jouer*. — Il voit un truc qui bouge, il épaule ! *(Elle fait le geste.)* Ah non, c'est son chien… *(Elle fait le geste de remettre son arme à la main.)* Soudain, un lapin ! *(Elle épaule.)* Il tire ! Pan ! Raté ! Pan ! et s'il a un chargeur, Pan ! Pan ! Pan !

Elle se retourne vers son auditoire.

SACHA. — Bon, et alors ?

CAMILLE. — Attends ! Je te fais le chasseur qui voit clair… c'est un rôle imaginaire…

LÉONIE. — Camille !

CAMILLE, *reprenant le jeu*. — Il voit un truc qui bouge, Pan ! Il l'a tué… Il ne tire pas d'autres coups, parce que les cartouches ça coûte bonbon.

SACHA. — Et alors ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

JEAN-JEAN. — Elle veut dire que quand on entend un seul coup, c'est que le chasseur a atteint sa cible, sinon, il y en aurait eu un deuxième…

ESTELLE. — Aaaaah ! C'est ça ! Et tu pouvais pas le dire simplement ?

SACHA. — C'est quoi le rapport avec Fernand ?

CAMILLE. — On n'a entendu qu'un seul coup de feu.

SACHA. — Et alors ?

JEAN-JEAN. — Alors ça veut dire que celui qui a tiré a touché sa cible… *(À Camille.)* Tu me rends ma sacoche maintenant.

CAMILLE. — Oui, ça va ! Tiens la voilà ta gibecière ! Quelle idée de venir avec ça pour veiller Fernand !

Elle lui rend son sac.

LUCIE. — Vous voulez dire que quelqu'un a tiré sur Papa ?

5. Acte 2, scène 5 - Sophie, Jo,Vincent, Marceau puis Estelle.

SOPHIE. — Mais qui aurait pu avoir envie de lui tirer dessus ?

VINCENT. — Franchement, je ne vois pas.

SOPHIE. — En même temps, les fusils, c'est pas ça qui manque par ici !

JO. — Et alors ? Il y a aussi plein de gens qui ont de la mort aux rats, mais ils passent pas leur temps à s'empoisonner !

VINCENT. — Jo et moi, on chasse. On aime bien ça. Pourtant on aime bien les animaux aussi, et la nature… Mais la chasse c'est un moyen d'y aller, de se promener, de se lever tôt pour découvrir des paysages que les autres ne connaissent pas. Parce qu'à cinq heures du matin, il n'y a pas grand-monde dans les chemins…

JO. — Tous ceux qui chassent savent ce que c'est : des petits plaisirs, des bruits, des odeurs, les habits qu'on met, les copains qu'on retrouve avant le jour, le café qu'on boit auprès des voitures… c'est pas important mais c'est une manière d'être ensemble…

VINCENT. —… on n'est pas forcément amis à la vie à la mort. Le gars qui marche avec toi sans parler, attentif aux bestioles qui pourraient débouler d'un coup, t'es pas forcément d'accord avec tout ce qu'il dit ou ce qu'il pense, mais tu sens qu'il est un peu pareil que toi…

JO. — Ceux qui savent ça n'en parlent pas, et ceux qui ne savent pas n'aiment pas la chasse en général. Ils considèrent que tous les chasseurs sont des furieux qui n'existent qu'en tirant des coups de feu dans tous les sens.

VINCENT. — Y'en a sûrement ! Mais pas plus que de tarés qui conduisent leur bagnole à toute blinde et qui écrasent des gens. En tout cas, à St Guillaumin, des chasseurs tarés, j'en connais pas, à part Marceau que la frustration sexuelle rend complètement enragé…

MARCEAU. — Hein ?

SOPHIE, *goguenarde*. — Ah bon ? C'est à ce point ? Mais il ne faut pas rester comme ça mon petit… Mais c'est pas une fourmi que vous avez là ?

MARCEAU, *désemparé.* — Mais, mais, mais pas du tout !

Arrive Estelle qui vient de l'autre groupe.

ESTELLE. — Ah ! Vous aussi vous avez des fourmis ! C'est incroyable, il y en a de partout de ces cochonneries !

VINCENT. — Des cochonneries ! Mais voyons, Estelle, tu ne peux pas dire ça ! Les fourmis sont des animaux extraordinaires ! Elles ont une organisation fabuleuse ! Elles construisent des lieux d'habitation inimaginables !

Elles ont une intelligence partagée ! Elles communiquent entre elles bien mieux que ne le font les êtres humains !

ESTELLE. — Et ben c'est pas une raison pour venir s'infiltrer de partout comme ça ! J'ai jamais vu ça ! Regardez moi ça ! Y'en a là, et là, et encore d'autre ici ! Je sais plus quoi faire moi !

VINCENT. — Le seul moyen, c'est d'être plus malin qu'elles !

ESTELLE. — Plus maligne qu'une fourmi, ça devrait être dans mes cordes !

VINCENT. — La fourmi, vois-tu Estelle, est motivée ! C'est là son moindre défaut ! Quelque chose l'attire ici, quelque chose lui plait ! Elle sent une odeur qui l'attire !

ESTELLE. — Sur le plancher ça doit plutôt sentir les pieds…

VINCENT. — Elle hume l'air ambiant…

ESTELLE. — Vu comme ça, on dirait plutôt un chien.

VINCENT. — Elle croise une copine, elles se frottent les antennes…

Il vient se frotter à Estelle.

ESTELLE. — Eh doucement avec les familiarités ! Je suis pas une fourmi moi.

VINCENT. — Je recueille tes informations ,fourmi Estelle !

ESTELLE. — Oui ben c'est pas une raison ! Mon corps m'appartient !

VINCENT. — Non ! Ton corps est à nous toutes ! Ton corps est à la fourmilière toute entière !

ESTELLE, *se réfugie derrière Jo*. — Au secours ! Ton mari veut me prostituer !

JO. — Vincent, arrête de faire le con!

VINCENT. — Moi, faire le con ? Alors que je suis en pleine démonstration pédagogique !

JO. — Je t'interdis de frotter tes antennes à d'autres que moi. Compris ?

Entre Nathan.

6. Acte 2, scène 6 - Tous

Nathan entre bruyamment en tenant une bouteille à chaque main.

NATHAN, *il chante*. — Tralalalalère, Tralalalalala, tralalalère et tralalalala ! Salut la compagnie ! *(Tout le monde le regarde avec consternation.)* Ben quoi ? Vous êtes pas contents de me voir ?

SOPHIE. — Ah non ! On va pas recommencer à supporter cet abruti !

NATHAN. — Ben qu'est-ce qui va pas, ma tante ? T'es pas contente de voir ton neveu préféré ? *(Il montre ses bouteilles.)* J'ai apporté des munitions ! Pour tenir le choc ! Parce que ça a été un sacré choc pas vrai ? La mort de Pépé Fernand… terrible ! D'ailleurs vous êtes tous choqués, là, je le vois bien ! Mais ça y est maintenant, je suis revenu ! T'es contente, ma tante ? C'est plus Nathan qu'on attend ! Ah, ah, ah ! *(Il ouvre une de ses bouteilles et se sert un verre.)* À votre bonne santé à tous ! *(Il boit.)* Aaaaah… Vous êtes contents de me voir hein ? Vous pensiez, zut ! Il va rester aux Platières… avec toute cette neige, il pourra jamais redescendre ! Eh ben, c'est pas vrai ! Je suis descendu ! Nanananananère ! Toute façon là-haut, ils sont tous saouls comme des cochons. On a fait une fondue alors… Avec tout le blanc qu'on y a mis d'dans ! C'est comme ça qu'y faut dire par ici hein ? C'est ça ? J'ai bon ? « Le Blanc qu'on y a mis d'dans » ?

LUCIE. — Oui, c'est tout à fait comme ça mon chéri…

JO, *à Lucie*. — Heu, c'est peut-être pas nécessaire de remettre une thune dans le piano…

LUCIE. — Hein ? Mais il est pas pianiste ! Il est chirurgien !

VINCENT. — Ah ! C'est rassurant ! Et demain il opère un parkinsonien s'il tremble dans le même sens ?

LUCIE. — Heu… je ne sais pas… *(À Nathan.)* Mon chéri… tu opères demain ?

NATHAN. — Demain c'est samedi ! Je suis en week-end et qu'on m'emmerde pas !

ESTELLE. — Et il travaille dans quel hôpital ce grand garçon ?

NATHAN. — Dis-donc mémé, t'es de la police ?

Tout le monde est sous le choc. Nathan rigole.

— Ouah les tronches ! *(Il rit.)* Ça vous fait pas rire « la police » ! C'est demain qu'ils arrivent les gabelous ? Va falloir expliquer des trucs hein ? Pas vrai ? Le trou dans la tête, le coup de fusil tout ça… À votre place je commencerais à y réfléchir tout de suite ! *(À Jean-Jean, brutalement.)* Pas vrai le garde-champêtre ?

JEAN-JEAN, *à Françoise, en gardant son calme*. — Dis-donc Françoise, toi qu'a un peu l'habitude, comment on s'y prend pour se débarrasser d'un pochetron qui fait du scandale ?

FRANÇOISE. — Ah, ça ! Si je savais !

ESTELLE. — Y'a pas une bonne vieille poêle à frire dans la cuisine ?

LÉONIE. — Estelle ! Tu vas pas nous le faire cuire quand même !

NATHAN. — Pourquoi il est pas là Aristide ?

FRANÇOISE. — Aristide ? Qu'est-ce que tu lui veux ?

NATHAN. — Je lui ai dit !

Il s'avance et tous les autres se rassemblent plus ou moins dans la même partie de la scène de façon à ce qu'il se trouve isolé du groupe. Pendant la scène qui suit, Nathan, un sourire sardonique aux lèvres, contemple sa main sur laquelle court une fourmi.

CAMILLE, *à Nathan.* — Qu'est-ce que tu lui as dit ?

VINCENT. — Boh, à part des âneries, que veux-tu qu'il dise ?

SACHA. — Ouais, ben justement. Moi, j'aimerais bien savoir !

JO. — Mais laissez-le donc tranquille ! Vous voyez bien que tout ce qu'il veut c'est attirer l'attention sur lui !

MARCEAU. — Ouais, ben ça on a remarqué, ce qu'on comprend pas c'est pourquoi il fait ça…

CAMILLE. — Marceau ! Ça te regarde pas !

MARCEAU. — Mais…

SACHA, *moqueuse*. — Allons Marceau… on ne discute pas quand Maman parle !

LUCIE. — Et puis Nathan a certainement une bonne raison. *(À Nathan.)* N'est-ce pas mon chéri ?

SOPHIE, *ironique*. — Il a une bonne raison le chéri à sa maman ?

FRANÇOISE. — Ne l'énervez pas, il me fait peur…

LÉONIE. — Il cherche la petite bête !

ESTELLE. — Ça, c'est pas la peine de chercher bien loin ! Il y a des fourmis partout ici !

Un silence. Nathan est toujours concentré sur sa fourmi.

NATHAN, *à la fourmi*. — Qu'est-ce que tu en dis petite bestiole ? Est-ce que tu le sais toi, qui a tiré dans la tête de Fernand ? C'est difficile à dire, hein ? Pourtant, il n'avait pas d'ennemis ! À St Guillaumin, tout le monde l'aimait… Comment ? Qu'est-ce que tu dis ? *(Il fait mine d'écouter la fourmi.)* « Tout le monde sauf les maris cocus… » Ah oui, bien sûr, les cocus c'est rancunier. Mais il en a peut-être pas fait tant que ça des cocus, papy Fernand, si ? *(Même jeu.)* Hein ? Combien tu dis ?! Tu es sûre ?

JO. — Bon, ça va bien maintenant ! Ça ne fait rire personne !

FRANÇOISE. — Laisse, Jo. Laisse-le dire, il finira bien par se taire…

NATHAN, *même jeu*. — Mais les cocus, ça ne tire pas des coups de fusil comme ça n'importe comment… Comment ? « Quand ils sont chasseurs, si… » Ah bon ? Tu crois ? Pourtant il parait que c'est tous des gens très bien les chasseurs, droits, sympas, pas du tout alcooliques… Pourquoi tu rigoles ? C'est pas vrai ?

JEAN-JEAN. — Bon, ça suffit !

NATHAN, *même jeu*. — Et qu'est-ce que tu dis encore ? Que Jean-Jean était tout seul avec lui quand c'est arrivé ? Mais c'est idiot ce que tu dis là, Jean-Jean n'avait aucune raison… Hein ? Comment ça ? Quelle raison ? *Il écoute.* Oh ! Sans blague ! Ça alors !

JEAN-JEAN, *l'attrape par le bras et le jette dehors*. — Va cuver dehors, ça te rafraîchira ! *(Il revient vers les autres qui le regardent bizarrement.)* Bon débarras !

LUCIE. — Non mais je rêve ! Tu viens de flanquer mon fils à la porte de chez lui !

SOPHIE. — Comment ça « de chez lui » ? Jusqu'à preuve du contraire on est chez Fernand ici. Et c'est parce que Nathan lui manquait de respect que…

LUCIE. — Qui es-tu pour parler de respect dans la maison de mon père ?

SOPHIE. — Je suis sa fille moi aussi, et je sais au moins autant que toi ce qu'est le respect.

LUCIE. — Sa fille ?! La bâtarde d'une catin, oui ! *(Sophie la gifle. Elle reste sidérée en se tenant la joue.)* Tu… tu m'as giflée ! *(Aux autres, avec une voix de petite fille.)* Elle m'a giflée !

JEAN-JEAN, *prend Sophie par la main*. — Viens. Ne restons pas là.

Ils sortent.

LUCIE. —… elle m'a giflée ! *(Elle fond en larmes.)*

Jo s'approche d'elle et lui met la main sur l'épaule.

JO. — Lucie…

LUCIE. — Laissez-moi tranquille !

JO, *aux autres, à mi-voix*. — Laissez-nous…

Tous les autres sortent vers la chambre de Fernand sauf Léonie.

ESTELLE. — Tu viens Léonie ?

LÉONIE. — Non, non, allez-y, moi, je reste : ça m'intéresse !

7. Acte 2, scène 7. Lucie, Jo, Léonie.

Il y a un temps de silence pendant lequel on n'entend que les sanglots de Lucie. Léonie regarde avec beaucoup de curiosité.

LÉONIE, *à Jo*. — Et bien ? Combien de temps tu vas la regarder pleurer comme ça ? Tu vas pas faire quelque chose ?

JO. — Il faut la laisser pleurer un peu. C'est toujours comme ça. Il faut que ça sorte… Pas vrai Lucie ? *(Lucie fait oui de la tête.)* Il suffit d'attendre…

LÉONIE. — Comment tu sais ça toi ?

JO. — Je le sais, c'est tout… C'est comme quand tu vois souffrir une bête. Parfois il n'y a rien à faire, il faut juste être là… ça aide. C'est Fernand qui m'a appris ça.

LÉONIE. — Ah, ce Fernand ! Je me souviens bien de lui autrefois.

JO. — Mais oui, c'est vrai que tu habitais St Guillaumin autrefois. Où est-ce que tu es partie tout ce temps.

LÉONIE. — À Castellane. J'y ai suivi mon amoureux… Oh j'avais la belle vie là-bas. Mais quand il est mort, je ne connaissais plus personne alors je suis revenue ici. Tout ce que j'ai rapporté c'est des souvenirs et l'accent du sud. Il parait que je l'ai.

JO. — Ça oui, et pas qu'un peu ! On a l'impression que tu es née là-bas.

LÉONIE. — Vé, je l'aime bien cet accent. Il porte du soleil avec lui. Ici, ça fait du bien, parce que quand il fait moche…

JO. — Tu es contente d'être partie ?

LÉONIE. — Bah… je suis partie, mais je suis revenue alors…

JO. — Oui, mais tu as vu autre chose…

LÉONIE. — Dis-donc, on dirait qu'elle pleure plus la petite là…

JO. — Mais c'est vrai ! Alors Lucie, ça va mieux ?

Lucie se lève, en colère.

LUCIE. — De toute façon ça vous est bien égal que j'aille bien ou mal !

JO. — Pourquoi tu dis ça ?

LÉONIE, *à Jo*. — Mais, non ! Elle a raison ! Moi ça m'est égal ! Elle arrive ici comme la reine de Saba elle regarde tout le monde de haut à commencer par la pauvre Sophie…

LUCIE. — « La pauvre Sophie » ! Qu'est-ce qu'il faut pas entendre ! Vous avez vu comme elle m'a traitée ta « pauvre Sophie » ?

JO. — Honnêtement, tu l'as cherché ! Tu as traité sa mère de catin !

LUCIE. — Et alors ? C'est la vérité ! Quand ma mère est partie, on a pas eu le temps de faire ouf que Papa couchait avec la sienne !

LÉONIE. — Et bien… c'est pas la faute à Sophie !

LUCIE. — Non, sans doute, mais qu'elle vienne ici faire comme si de rien n'était ! Et puis elle a l'air de connaitre tout le monde ici !

JO. — Tu sais Lucie, depuis plusieurs années, elle s'occupait bien de ton père…

LUCIE. — Mais de quoi elle se mêlait ? J'avais envoyé l'autre là, l'assistante sociale… c'est comment son nom déjà ?

LÉONIE. — Sacha ?

LUCIE. — Oui, c'est ça… Et bien elle m'a dit que tout allait très bien et que c'était pas la peine que je m'en fasse. C'était pas vrai ?

JO. — Lucie, tu sais…

LUCIE. — Quoi ?

JO. — Fernand, enfin, ton père, il n'avait pas très envie qu'on vienne mettre le nez dans ses affaires…

LÉONIE. — Et quand Sacha s'est pointée pour s'occuper de lui, elle s'est fait recevoir !

JO. — Il l'a envoyée à tous les diables ! Mais il en fallait plus pour la décourager.

LÉONIE. — Et ils sont devenus amis…

LUCIE, *un peu perplexe*. — Je comprends pas pourquoi tant de gens l'aimaient bien, Papa. Avec moi, il n'a jamais été bien agréable. Mais ici, on a l'impression qu'il n'avait que des amis !

JO. — Oh ça ! non ! Certainement pas ! Il avait la langue trop bien pendue pour ça !

LUCIE. — Mais quand même, tous ces gens… L'institutrice là…

LÉONIE. — Françoise ?

LUCIE. — Oui, et ton mari et même le garde-chasse… Jean-Jean c'est ça ? *Elle voit sa besace*. Tiens, il a laissé sa carnassière. *(Elle la prend et l'ouvre.)* Je me demande ce qu'il peut bien trimballer là-dedans…

JO. — Lucie… tu ne devrais pas…

LUCIE. — Quoi ? C'est chez moi ici ! Je fais ce que je veux ! Et j'ai bien le droit de m'assurer que c'est bien son sac ! Et puis un sac d'homme c'est pas comme un sac de femme… *(Elle sort un carnet à dessin.)* Qu'est-ce que c'est que ça ? *(Elle l'ouvre.)* Il dessine ?

Les deux autres arrivent pour regarder aussi.

LÉONIE. — Oh mais c'est pas mal du tout !

JO. — Tiens, ça c'est le Saut du Vent justement. On reconnait bien !

LÉONIE.— Dis-donc, il dessine drôlement bien ! On reconnait tout.

LUCIE, *tourne une page*. — Oh !

LÉONIE et JO, ensemble. — Oh !

Elles se penchent pour scruter le dessin avec une attention soutenue.

JO. — Mais qui ça peut être ?

LUCIE. — On ne voit pas sa tête…

LÉONIE. — Oui, c'est la seule chose qu'on ne voit pas d'ailleurs, parce que pour le reste, on a bien tous les détails…

JO. — La seule chose qu'on ne peut pas ignorer…

LUCIE. —… c'est que c'est une femme !

8. Acte 2, scène 8 - Lucie, Jo, Léonie, Sophie puis Sacha, Marceau, Vincent, Françoise et Camille.

Entre Sophie. Les autres sont tellement absorbées par leur découverte qu'elles ne la voient pas.

JO. — Et quelle femme !

Les deux autres éclatent de rire.

SOPHIE. — Hm !

LÉONIE. — Tiens, Sophie ! Viens voir ! Tu vas bien rigoler !

SOPHIE. — Euh, non… je… je suis venue m'excuser, Lucie. Je suis désolée.

LUCIE, *encore absorbée dans sa contemplation*. — Hein ? Ah oui… si tu veux oui… *À Jo.* Tout de même hein ! Qui aurait dit ça ?

JO.— Oui, hein ? C'est… c'est troublant…

LÉONIE. — Et ça n'a pas du tout l'air d'être fait d'imagination… Il y a un soin du détail… Il faut absolument montrer ça aux autres !

SOPHIE. — Mais… où est-ce que vous avez… de quoi vous parlez ?

LUCIE. — Des talents d'artiste de Jean-Jean. Tu savais ça toi ? Que Jean-Jean dessinait ?

LÉONIE. —… d'après nature !

Entre Sacha.

SACHA. — Qu'est-ce qui se passe ici ? Tout à l'heure on entendait des larmes et maintenant ça rigole…

LÉONIE. — Viens voir, Sacha, ça va te plaire !

Françoise, Vincent, Marceau et Camille sortent de la chambre et s'approchent du dessin que tout le monde contemple en riant.

En même temps entre Jean-Jean qui s'approche de Sophie. Effet lumière sur eux. On n'entend qu'eux.

JEAN-JEAN. — Qu'est-ce qui se passe ? Ils ont l'air de bien bonne humeur…

SOPHIE. — Ils ont fouillé dans ta besace et ils ont trouvé ton carnet à dessins.

JEAN-JEAN. — Aïe, aïe, aïe !

SOPHIE. — Et là, ils sont tous en train de se rincer l'œil avec le portrait que tu as fait de moi…

JEAN-JEAN. — Heureusement que je n'ai pas fait le visage !

SOPHIE. — Comme tu dis !

JEAN-JEAN. — En tous cas Lucie n'a plus l'air fâché.

SOPHIE. — Non… elle est très absorbée par sa contemplation… elle trouve ce portrait très beau… je ne sais pas trop ce que je dois en penser…

Le « son » revient sur l'autre groupe.

CAMILLE. — Marceau ! Je te défends de regarder !

MARCEAU. — Mais maman !

VINCENT, *faussement sérieux*. — Écoute ta mère mon petit Marceau ! Ce n'est pas de ton âge !

MARCEAU. — Mais enfin, j'ai 35 ans !

JO. — Justement, si t'as pas de copine, ça ne peut pas te faire de bien !

CAMILLE. — Comment ça « pas de copine » ? Vous voulez rire ! Mon Marceau est la coqueluche de St Guillaumin ! Toutes les femmes sont folles de lui !

MARCEAU. — Tu parle ! Elles sont trois !

CAMILLE. — La Jode me le disait encore tout à l'heure…

MARCEAU. — La Jode ? Mais elle a au moins soixante ans !

TOUTES LES FEMMES, ensemble. — Et alors ?

MARCEAU. — Et alors, des femmes moi, j'en ai pas ! Pas une seule ! Rien ! Nada ! Je suis tout seul ! Voilà ! Et si y'avait pas la chasse…

CAMILLE. — Quoi ?

Un temps de silence.

VINCENT, pour faire diversion. — Oh ! Une fourmi !

CAMILLE. — Ta gueule, Vincent ! Qu'est-ce que j'apprends ? Vous emmenez mon petit massacrer en cachette de pauvres bêtes qui n'ont rien demandé à personne ?

VINCENT, *même jeu*. — Oh là là, mais y'en a plein vous avez vu ?

CAMILLE. — Vincent, arrête de te foutre de moi s'il te plait. Je suis atterrée !

VINCENT, *se relève stoïque et regarde à gauche et à droite avant de prendre la parole*. — Bon. Je vais t'expliquer. La vérité, c'est que Jo et moi, et aussi Jean-Jean et Titide et tous ceux qui chassent ici, on aime le sang. Et on aime faire souffrir les bêtes aussi. Tout petit déjà, j'arrachais les pattes des mouches et les ailes des papillons, je crucifiais les souris, je faisais exploser les grenouilles et même une fois au zoo de la Tête d'Or, j'ai tiré la langue à l'éléphant. Alors comme ça nous rend très malheureux qu'il y ait des gens qui ne partagent pas notre passion, on a voulu convertir Marceau. Le pervertir plutôt. On lui a d'abord appris à asphyxier les moustiques avec du Fly-Tox, puis à botter le cul des chiens, et puis de fil en aiguille…

CAMILLE.— Arrête Vincent ! Ça ne me fait pas rire !

JO. — Mais arrête toi-même, Camille. C'est comme ça que tu vois tous les chasseurs ! Tu nous prends tous pour des fous sanguinaires ! Pourtant tu nous connais bien Vincent et moi. Tu sais bien qu'on est pas des dingues. Et bien, ton fils chasse et c'est pas un dingue non plus. Et il aurait pas besoin de te mentir si tu n'étais pas aussi intolérante.

JEAN-JEAN. — Heu… vous voulez bien me rendre mes affaires ?

LUCIE. — Ah tiens, vous voilà, vous ! J'ai deux mots à vous dire !

FRANÇOISE. — Moi aussi !

LÉONIE. — Et moi !

VINCENT, *il avance une chaise pour Jean-Jean au milieu de la scène. À part.* — Mon pauvre vieux, ça va être ta fête !

Jean-Jean s'assied avec l'air d'un condamné.

LUCIE. — Monsieur Jean-Jean !

JEAN-JEAN, *sursaute.* — Oui…

LUCIE. — Est-ce que les gens de St Guillaumin connaissent vos talents cachés ?

JEAN-JEAN, *mal à l'aise.* — Je… je ne comprends pas…

LÉONIE. — Elle veut parler de tes talents de dessinateur, Jean-Jean !

JEAN-JEAN. — Ah, ça…

LUCIE. — Est-ce que les gens de St Guillaumin savent que le garde-chasse dessine des femmes à poil ?

JEAN-JEAN. — Je… je ne…

SOPHIE, *elle s'avance.* — Comment ça « des » femmes à poil ? À ma connaissance, la seule femme nue que Jean-Jean ait jamais dessinée, c'est moi.

JEAN-JEAN, *se lève précipitamment et vient prendre Sophie dans ses bras.* — Mais Sophie…

SOPHIE. — Quoi ? Ce n'est pas vrai ? Il y en a d'autres ?

JEAN-JEAN. — Non, mais…

SOPHIE. — « Mais » rien du tout. J'en ai marre de me cacher. Et puisque je suis ainsi exposée devant les yeux de tout le monde… Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Vous ne me croyez pas ? Vous ne croyez pas que c'est moi que Jean-Jean a dessinée sur son carnet ? *(Elle retire sa veste et désigne son corps.)* Vous ne pensez pas que ce corps-là peut plaire à un homme et inspirer un artiste ? *(Elle porte ses mains à sa ceinture.)* Vous en voulez la preuve ?

MARCEAU. — Oui ! Oui !

CAMILLE, *elle lui administre une tape sur la tête.* — Marceau ! Cochon !

MARCEAU. — Mais Maman !

9. Acte 2 scène 9 - Les mêmes, Nathan, c'est à dire tout le monde sauf Estelle.

Entre Nathan, toujours ombrageux.

VINCENT.— Ah non ! Pas lui ! Juste au moment où on allait commencer à rigoler !

JO. — Dis-donc mon petit Vincent, faudrait p't'être voir à te calmer ! C'est tout de même une sépulture ici !

NATHAN. — Eh ben ! Quelle ambiance ! On voit que c'est pas tous les jours qu'on rigole chez les pedzouilles ! *(L'ambiance se fige aussitôt.)* Alors, Jean-Jean vous a expliqué ?

LÉONIE. — Non ! C'est Sophie qu'a tout avoué !

NATHAN. — Hein ?

FRANÇOISE. — Mais non, Léonie, tais-toi donc ! Tu sais pas de quoi tu parles !

LÉONIE. — Mais bien sûr que si ! *(Elle fait un geste en direction du carnet à dessins.)* Je parle de…

CAMILLE, *à Nathan*. — Il devrait nous expliquer quoi, Jean-Jean ?

NATHAN. — Comment il a tué Fernand…

SOPHIE. — Quoi ? *(À Lucie.)* Mais enfin Lucie, tu vas pas le faire taire cet abruti ?

LUCIE. — Écoute Sophie, c'est pas parce que tout le monde ici t'a vue sous toutes les coutures que ça te donne tous les droits ! C'est pas parce que Nathan est un abruti que ce n'est pas mon fils ! *(À Nathan.)* Alors, tu vas t'expliquer une bonne fois au lieu de nous emmerder ?

NATHAN, *il se met à ricaner.* — Qu'est-ce qui te prend tout à coup ? T'as bouffé du lion ?

LUCIE. Il me prend que je viens de découvrir que j'ai une sœur très courageuse et… très belle. Alors, si tu veux continuer à lui chercher des poux dans la tête, maintenant tu vas avoir affaire à moi ! *(Elle vient près de Sophie et lui donne le bras.)* Nous t'écoutons !

NATHAN. — Ah c'est comme ça ? Bon. Voilà ce que j'ai à dire. Fernand à un gros trou dans la tête, et je suis prêt à parier que c'est pas en tombant qu'il s'est fait ça. J'ai discuté avec les autres là-bas et tout le monde pense que c'est un coup de fusil qui l'a tué. Et tout le monde pense que c'est Jean-Jean qui était le mieux placé pour ça. L'emmerdement, c'est que Jean-Jean, tout le monde l'aime bien et que personne ne veut l'accuser

pour de bon. Mais moi, j'ai compris que c'était lui qui avait tiré, et demain, je vais pas me gêner pour le balancer aux gendarmes !

SACHA. — Mettons que ça soit vrai, qu'est-ce que ça t'apporterait ?

NATHAN. — Hein ? Mais vous rigolez ! Il l'a tué, c'est un assassin ! Il faut qu'il aille en prison ! Il faut que justice soit faite ! C'est comme ça ! C'est la loi !

LUCIE. — Et tu ferais jeter un artiste en prison ?

NATHAN. — Un artiste ? Qu'est-ce que c'est encore que ces conneries ?

LUCIE. — Oui, un artiste, dont la presse va bientôt parler ! Pas vrai Camille ?

CAMILLE.— Hein ? Heu… si tu veux…

SOPHIE. — Mais, je ne suis pas d'accord moi, je ne veux pas qu'on me voie dans tous les journaux…

MARCEAU. — Si, si, ça serait bien !

CAMILLE. — Toi, tais-toi !

MARCEAU. — Mais maman !

NATHAN. — Je ne sais pas de quoi vous parlez, mais moi, je sais ce que j'ai à faire !

FRANÇOISE. — Et qu'est-ce que tu vas faire alors ?

Nathan s'avance vers la chambre de Fernand.

NATHAN. — D'abord vous empêcher de dissimuler les preuves. Vous en avez déjà assez fait.

SACHA. — Nathan, attendez ! *(Elle s'approche de lui.)* Je comprends ce que vous ressentez. Votre grand-père est mort, vous êtes très triste au fond de vous-même et vous en voulez à la terre entière. Vous voulez que ce soit la faute de quelqu'un. Dans votre esprit il faut que quelqu'un soit responsable de ce qui lui est arrivé, c'est cela ?

NATHAN. — N'importe quoi ! Arrêtez votre boniment ! C'est des salades ! La vérité, c'est qu'il a jamais pu me blairer, ni lui, ni personne ! La vérité c'est que tout le monde est après moi, tout le temps, la vérité c'est que vous me faites tous chier !

Il marche vers la chambre. Au moment où il va y entrer, Estelle en sort. Elle tient une enveloppe à la main, elle avance très lentement.

10. Acte 2, scène 10. Tous.

ESTELLE, *d'un ton très solennel*. — J'ai trouvé !

Elle s'avance et vient s'asseoir sur la chaise qui est au milieu de la scène.

LÉONIE. — Estelle ! Tu es restée avec Fernand tout ce temps…

ESTELLE. — Oui, je voulais empêcher les fourmis d'aller sur lui. Il en avait dans la barbe, elles couraient sur son visage. Il y en avait dans le lit autour de lui. Je ne voulais pas qu'elles le dérangent. Il y en a partout, vous les voyez ? Regardez par terre, il y en a des centaines J'ai cherché d'où elles venaient. Je les ai suivies. Elles montaient le long du mur jusqu'à une poutre dans le plafond. Je suis montée sur une chaise et j'ai regardé de plus près. Elles rentraient toutes par une petit trou dans la poutre. et là, il y avait comme une petite porte découpée dans le bois mais qu'on voyait à peine. Je l'ai ouverte. Dedans, ça grouillait de fourmis. Elles étaient toutes sur un petit pot où il y avait… du Kiri, vous savez, le fromage... Et à côté, il y avait cette enveloppe. Je suis sûre que c'est Fernand qui a fait ça. *(Elle tend l'enveloppe à Sophie et Lucie.)* Tenez, c'est à vous…

SOPHIE, en prenant l'enveloppe. — Merci, Estelle. *(Elle la tend à Lucie.)* Tiens.

LUCIE. — On va la lire ensemble cette lettre.

SOPHIE. — Si tu veux.

LUCIE, *elle ouvre l'enveloppe et en sort une feuille pliée en quatre. Elle commence à lire.* —

« Je confie cette lettre au hasard. Advienne que pourra. Voilà ce que j'ai à dire :

Quand j'ai appris la naissance de mon petit-fils, j'étais bêtement fier.

Je sais que c'est des bêtises mais ça me faisait plaisir.

En grandissant, le gamin a tourné bizarrement et ses parents ne s'en rendaient pas compte. Ça n'était pas mon affaire après tout et chacun élève ses enfants comme il l'entend, mais il faisait tourner en bourrique mon idiote de fille et son imbécile de mari. »

— Tiens, Sophie, continue… moi, j'ai mon compte.

SOPHIE, *continue la lecture*. —

« Ça me faisait rigoler, mais j'aurais peut-être pas dû en rester là.

Aujourd'hui, c'est devenu grave et je ne vois pas bien comment la situation pourrait s'arranger. Nathan ment. Il est ce qu'on appelle un « mythomane ».

Je suis le seul à l'avoir toujours su, et j'ai été le seul à qui il lui arrivait de ne pas mentir, parce que je m'en foutais. Mais maintenant, Nathan s'est tellement enfermé dans ses mensonges qu'il fait croire à tout le monde qu'il est chirurgien, alors

qu'il n'a même pas terminé sa première année de médecine, et tout le monde le croit. »

— Oh ! Mon Dieu ! *(Elle prend Lucie dans ses bras.)* Ma pauvre Lucie.

Estelle lui prend la lettre des mains et continue la lecture.

ESTELLE. —

« Trop contents que leur fils soit devenu « quelqu'un », ses parents lui donnent du fric et encore du fric… Je sens que tout ça va mal finir mais je ne suis pas suffisamment courageux pour intervenir directement.

C'est ça que je voulais confier au bois avant de partir. Si vous avez trouvé la lettre, c'est que vous avez trouvé la cachette. Bravo ! Et peut-être même, bravo à la femme-Kiri !

Maintenant, je vais partir. La maladie qui me ronge ne se voit pas encore. Sacha le sait. Elle sait aussi que je veux finir avant d'avoir perdu toute dignité. Sophie l'a sans doute deviné, et Jean-Jean aussi. C'est bien qu'ils se soient trouvés ces deux-là, ils comprennent beaucoup de choses. »

Estelle fond en larmes, incapable de continuer. Vincent lui reprend la lettre.

VINCENT. —

« Je vais finir au Saut du Vent. C'est un bel endroit dans la forêt avec de la montagne tout autour et du ciel au-dessus… Un coup de fusil sous le menton et adieu les soucis ! Avec un peu de chance, la chute m'aura suffisamment amoché pour qu'on n'aille pas chercher midi à quatorze heures. Pas la peine de faire de la peine à ceux qui restent.

Adieu. Fernand. »

LÉONIE. — Alors comme ça, Sacha, tu savais… Ma pauvre. Ça devait être bien dur de ne rien dire !

SACHA. — J'avais promis. Et il ne voulait pas qu'on sache qu'il s'était tué… Mais Jean-Jean aussi savait. Et pour lui aussi ça a été dur. Pauvre Jean-Jean…

SOPHIE, *elle enlace Jean-Jean*. — Pauvre Jean-Jean. Il va falloir te réconforter…

MARCEAU. — Tu pourrais peut-être refaire son portrait…

CAMILLE. — Marceau !

MARCEAU. — Mais Maman !

JO. — Et Nathan ?

JEAN-JEAN. — C'est vrai ça ! Et Nathan ? Qu'est-ce qu'on va faire de lui ?

Nathan, le regard fixe, gagne la sortie à reculons, titube, terrorisé et s'enfuit en courant. Un instant après on entend le rugissement du moteur de son 4x4, puis, aussitôt, le bruit d'une collision.

LUCIE. — Nathan !

Jo et Vincent se précipitent au-dehors.

LUCIE. — Nathan, mon Dieu !

Sophie prend Lucie dans ses bras. Tous se précipitent à la fenêtre. Un moment se passe en silence, puis Jo rentre dans la pièce.

JO, *hilare*. — Tout va bien ! Il est rentré dans la camionnette de la gendarmerie ! Il n'y a pas de blessé, rien que des bosses et quelques égratignures. Par contre le J7 des flics est foutu. Le 4x4 l'a littéralement dévoré !

VINCENT. — Mais avec tout l'alcool qu'il a dans le sang, c'est pas sûr que Nathan garde son permis… et il va peut-être même avoir un peu de temps pour cuver à l'ombre.

JEAN-JEAN. — Bon, les amis, qu'est-ce qu'on leur dit pour Fernand aux gendarmes ?

Ils se regardent les uns les autres.

JEAN-JEAN. — Que c'était un accident ?

ENSEMBLE.— Évidemment !

Fin